

I. DE CICÉ

*École Notre-Dame
de Nantes*

25, RUE ROSIÈRE, 25

(1833 - 1906)]



DEUXIÈME ÉDITION



IMPRIMERIE DE BRETAGNE
CH. MARCHAND
8 ET 9, QUAI D'ERDRE
NANTES

—
1928



LA CHAPELLE DE L'ÉCOLE NOTRE-DAME

AVANT-PROPOS

Pendant 73 ans (1833-1906) elle fut dirigée par les Frères des Ecoles chrétiennes, au cher rabat blanc. Tous s'y dévouèrent dans le travail, l'humilité et la piété, comme de vrais religieux. Quelques-uns laissèrent après eux un parfum de Sainteté : nous les retrouverons au cours de ces modestes pages.

En 1888 et 1900, ils goûtèrent là, entre ces murs, principalement dans la chapelle, les très pures et très grandes joies que leur apportaient la béatification, puis la canonisation de leur illustre Père et Fondateur, J.-B. de la Salle.

* * *

Combien de prêtres — missionnaires — parmi lesquels un évêque et un prélat romain ; combien de Frères des Ecoles chrétiennes : combien d'hommes demeurés des catholiques, avec au cœur la riche flamme des apôtres, — ont puisé là, dans cette humble école, le principe de leur vocation sainte ou de cette foi éclairée, ardente et généreuse qui fait la consolation et la valeur de leur vie ?

* * *

En 1906, l'école Notre-Dame fut frappée par la loi d'exception, la loi ignoble et brutale. Les Frères en virent la fermeture avec une peine profonde et ils partirent pour l'exil.

Par delà les frontières et les Océans ils emportèrent le souvenir d'une maison qui leur demeurait si chère. Bien souvent leurs pensées reviennent vers la rue Rosière. Après vingt ans et plus, ils en parlent encore dans leurs correspondances : d'autres en causent au Paradis, ceux qui sont morts.

Du moins pour les uns comme pour les autres leur dernière joie a été de voir continuer cette école condamnée à mourir, et qui, dans les vues haineuses de l'impiété, devait périr.

Eux aussi, comme les chers anciens élèves, ils bénissent les instituteurs chrétiens qui ont bien voulu, malgré les difficultés, les remplacer et continuer leur dévouement — pierre d'attente pour la reconstruction future, prochaine peut-être, qui permettra d'écrire le grand mot « Résurrection ! »

I. DE CICÉ.

29 Juin 1927.

ÉCOLE NOTRE-DAME de Nantes

(Dirigée par les Frères 1833 - 1906)

Notre-Dame évoque de suite le port et la Fosse : de hautes maisons d'un autre siècle, ayant conservé grand air, qui se pressent et s'échelonnent face au fleuve. En ont-elles bu du soleil et vu couler des flots ! Elles ont aussi, dans la nuit, regardé passer les hommes sinistres de Carrier qui revenaient de présider aux noyades.

Un quai large de 50 à 80 mètres, un fourmillement de marchandises et d'ouvriers dans l'ardeur du travail ; la ligne impérieuse et sèche du pont transbordeur ; la montée bleue sombre de l'Ermitage qui semble évoquer encore la grande ombre de Louis XIV et de tant d'illustres personnages qui sont allés là pour le bel horizon ; sainte Anne au geste deux fois maternel, bénissant la Loire et ses mariners...

Six courants traversent ce cadre bruyant et fiévreux : piétons qui passent affairés ou se promènent à la papa, examinant vaisseaux et

débardeurs : voitures et chariots qui rebondissent sur les pavés sonores ; tramways qui filent parmi les éclats du timbre et des sifflets avertisseurs : trains interminables dont les voyageurs regardent, étonnés, ce passage en pleine ville ; navires qui se balancent lourdement et « abeilles » qui glissent, comme affolées sur les flots ; enfin le Fleuve, large chemin qui marche ; il galope même à marée basse et pendant l'heure des crues.

Quand, sur l'autre rive, des hauteurs Saint-Paul on aperçoit la ville, elle apparaît telle une cité grandiose, en plein développement, ayant toute l'ampleur d'un décor de capitale ; immense, jusqu'ou le regard peut porter.

Sa haute cathédrale semble abriter et protéger toutes les demeures des hommes ; les flèches ferventes de ses églises surgissent de tous les points et montent comme une prière ; les pylônes du transbordeur, dont la charpente de fer ne charme pas l'œil — énorme et pas beau — mettent la note de vie moderne et pratique...

Les cours d'eau qui sillonnent la ville, — plus de 50 kilomètres de rives abordables — lui ont fait donner avec quelque raison, le nom de Venise des Gaules. Elle en a un peu la poésie, et les reflets, surtout lorsqu'elle est baignée par une atmosphère clémente et ensoleillée, avec plus d'activité dans son peuple et dans ses flots.

En vous approchant du fleuve, si vos regards s'arrêtent au nord-ouest, par dessus les chan-

tiers et le port, trois monuments dominent le terrain qui se relève : Notre-Dame, dont le dôme gracieux parle idéal et prière, dans ce quartier de trafic et de bruit — le musée Dobrée avec sa puissante tour carrée rouge sombre ; accroché au flanc un dragon dévore le cœur humain : « L'incertitude me ronge » (1) — le temple protestant, d'architecture froide, bizarre et lourde : ses deux tours arrêtées manquent d'élan ; rien du sursum des flèches catholiques, rien de l'accueil maternel de nos vieilles églises (2).

Entre le musée Dobrée et le temple se trouve l'école Notre-Dame, au numéro 25, rue Rosière. dans un quartier élevé, loin des centres ouvriers et tapageurs, parmi les beaux ombrages : jardins voisins, surtout le vaste enclos des Dames Blanches. En été, l'air arrive riche de mille senteurs, mais où domine le parfum de la glycine aux grappes bleu-soyetteux, l'odeur de miel des chèvrefeuilles et des tilleuls dont les fleurs en bouquets attirent les abeilles.

L'air est surtout embaumé de chants et de prières. Le soir, les religieuses font de longues processions dans leur jardin, et l'harmonie des

(1) Inscription celtique rédigée par la Villemarqué.

(2) Au sortir de la Révolution l'Eglise protestante avait trouvé asile dans l'ancienne chapelle des Carmélites, rue du même nom. Le 25 mars 1855, le temple, place Edit-de-Nantes, fut inauguré.

— La synagogue s'était aussi installée Impasse Rosière — n° 15 de la rue. Plus tard elle se fixa Impasse Copernic.

cantiques, et le murmure des « Ave » passent sur l'école comme des ondes bénies... Il y aura toujours de ces âmes saintes dont la vie est un chant et une prière, la parure de la France !

Le premier soir de mai, un homme en grand deuil, mise soignée, passait devant l'école. Un petit garçon de 4 ans, éveillé, questionneur, l'accompagnait. L'enfant entendit les cantiques.

— Ecoute, papa, comme c'est joli. Ce sont les anges qui chantent, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— Ils sont pourtant dans le paradis, les anges, dis ?

— Mais oui.

— Et on ne les voit pas, mais on les entend ? Je voudrais tant les voir !

— Sois gentil, et tu les verras.

— Comme maman ?

— Oui, comme maman.

— Mais il y a aussi l'enfer, le diable, dis papa ? Il y a du feu en enfer ? C'est maman qui me l'a dit.

— Il faut croire ce que mère te disait.

— Voudrais tu aller en enfer, toi ? Oh ! pas moi ! Dans le feu, brrr !... Tu voudrais aller en enfer, dis papa ?

— Mais non, mais non... que tu es bavard !

— Ecoute donc les anges ; oh je voudrais les voir avec maman.

Et l'homme était passé, rêveur, semblant lire son journal et songeant sans doute à sa jeunesse religieuse, à celle qui lui avait donné

rendez-vous là-haut... Et l'enfant questionnait toujours rêvant, lui, aux anges et à sa maman.

RUE ROSIÈRE (origine du nom)

Le vendredi 23 mai 1777, le jeune comte d'Artois (19 ans), frère du roi Louis XVI et futur Charles X, arrivait à Nantes et logeait au Château. Le lendemain samedi, fête chômée (saint Donatien) le prince escorté des jeunes gens de la ville qui avaient revêtu l'uniforme (dragons, cuirassiers) se rendit à la cathédrale pour la grand'messe. Ensuite il monta sur les tours pour apercevoir la ville. Le soir, vers 4 heures, promenade sur la Fosse et visite chez les Capucins de l'Ermitage. C'était le point le plus pittoresque de la ville (3). Il soupa au palais épiscopal et quitta Nantes le lendemain.

Voulant perpétuer le souvenir de son passage, les jeunes gens — (commandant Louis Droquin) — qui avaient formé une garde d'honneur pour accueillir et escorter le prince, résolurent de

(3) En septembre 1661 on y avait conduit le jeune Louis XIV (23 ans). Sa Majesté entendit la messe, visita l'Ermitage, trouva l'horizon très joli. Les moines lui offrirent une collation — des raisins de leur clos. Le Roi admira tout, loua tout... sans doute l'esprit un peu à Nicolas Foucquet arrêté la veille. Mais « la vue était belle et les raisins délicieux ». Bien des années plus tard, dans un moment difficile, les bons moines demandèrent protection au Roi, lui rappelant l'heure agréable qu'il avait passé à l'Ermitage.

constituer un fonds de dix mille livres, produisant chaque année 500 livres de rentes pour doter et marier une jeune fille sous le nom : Rosière d'Artois.

Le 25 mai 1778, dans la chapelle Saint-Julien (la Bourse), on couronnait la première rosière. C'était une jeune fille de seize ans, Marie Chevalier (paroisse Saint-Nicolas). Elle épousait René Jeanneau, 24 ans (de la paroisse Saint-Donatien).

Fête gracieuse — on connaissait alors « la douceur de vivre » — à laquelle assistaient les deux compagnies qui avaient escorté le comte d'Artois. Le curé de Saint-Nicolas, Brelet de la Rivellerie entonna le « Veni Creator » et la procession sortit sur la place au-devant de la jeune rosière. Elle attendait, magnifiquement parée, à genoux sur un riche coussin. La couronne de roses bénites fut posée sur sa tête par le prêtre. Louis Drouin la conduisit à l'autel et le soir, dans sa maison, rue de Gigant, il donnait un long et plantureux festin. Or, les jeunes époux habitaient chez les parents de Marie Chevallier, rue de l'Épine, nom qui venait du Moulin de l'Épine, bâti au manoir de la Touche (4).

(4) Manoir de la Touche, édifié par l'Évêque de Nantes, Jean de Malestroit (XV^e siècle). On l'appela aussi Manoir Jean V, en souvenir de ce duc qui y mourut (1442).

Enfin, plus tard, Manoir des Irlandais, en mémoire du Séminaire qui y fut établi au XVII^e siècle pour les Irlandais catholiques réfugiés à Nantes. C'est une dépendance du Musée Dobrée.

En souvenir, on changea ce nom en celui de Rosière d'Artois. A la Révolution la rue reprend son vieux nom de l'Épine. En 1822, la mairie Louis Levesque lui restitue officiellement l'appellation : Rosière d'Artois.

PAROISSE NOTRE-DAME

Au commencement du siècle dernier, entre Saint-Nicolas et Chantenay, il n'y avait aucune église. Le terrain qu'occupe la paroisse Notre-Dame était couvert d'un bois touffu : le parc de Launay — et un groupe de prairies coupées par le petit ruisseau de Chésine. Les rues Cambronne, de Bréa, Dobrée. le quartier la Verrière étaient des jardins.

La population augmenta rapidement. On déserta les rues humides, étroites et malsaines du vieux Nantes où on s'étiolait faute d'air, de soleil : et la ville déborda sur les campagnes environnantes : ce fut la marée de pierres.

En 1792 la chapelle du Sanitat (5) avait été érigée en paroisse constitutionnelle sous le vocable Saint-Louis.

(5) Passage du Sanitat, 8. — Sanitat : d'abord maison de l'Asnerie où l'on soignait les pestiférés depuis 1535, acquise par la Ville (1572).

On y bâtit l'hôpital du Sanitat pour les contagieux (1612).

Dans sa chapelle le culte catholique français fut exercé (1840-1842).

L'orage révolutionnaire passé et le culte rétabli Mgr Duvoisin, en 1802, instituait en paroisse catholique N.-D. de Chésine et lui donnait comme église — bientôt insuffisante — la chapelle du Sanitat.

En 1827 on édifia une nouvelle église (place Livet), Mgr de Guérines voulait lui donner comme patronne Notre-Dame. Le maire, Louis Lévesque, aurait désiré Saint-Louis. Il fut décidé qu'on lui donnerait comme patron secondaire saint Louis et qu'un autel lui serait consacré dans l'église Notre-Dame. En 1846 (6) la population augmentant toujours on décida d'élever un temple plus grandiose. On descendit vers la Loire : sur l'emplacement des jardins du Sanitat on bâtit ce dôme d'un bel effet et qui tranche agréablement sur les autres églises de la ville. Chenantais en fut l'architecte. Les travaux, arrêtés par les troubles de 1848, reprirent en 1852. L'inauguration se fit le 15 août 1858.

Cette année là, les Frères donnèrent leurs prix dans l'église, non encore livrée au culte. C'était aussi une fête paroissiale : la jeunesse avait les prémices du temple grandiose et ce dôme qui devait abriter des foules d'enfants commençait donc par les petits élèves des Frères. Pour la première fois les voutes retentissaient par les acclamations et les chants des jeunes écoliers de la rue Rosière.

(6) Cette église fut vendue à M. Dufour, qui, à la place, fit bâtir son hôtel.

Les peintures de Notre-Dame sont de Le Hénaff (7).

CURÉS DE NOTRE-DAME

Julien Leroux 1803-1817.
Pierre Querré 1817-1820.
Jean Guilbaud 1820-1843.
Julien Fresneau 1843-1876.
Félix Méterreau 1876-1898.
Emile Péneau 1898-1922
Constantin Hillereau 1922

LES FRÈRES RUE ROSIÈRE

C'est en 1720 que M. de Barberé appela les Frères à Nantes. Ils arrivèrent quatre (1721) ; directeur Frère Denis. Il y avait deux ans qu'était mort à Rouen le saint fondateur J.-B. de la Salle. On les logea dans une petite

(7) Le Hénaff, né à Guingamp (1821). Il fréquenta l'atelier de Paul Delaroche, de Gleyre. Il avait décoré la chapelle des morts (Guingamp) — la chapelle Saint-Roch (Paris) — plus tard la cathédrale de Rennes. — A Notre-Dame, le dôme lui offrait une frise circulaire de 57 mètres. L'artiste la divisa en 16 groupes comprenant 140 figures. Ce travail dura trois ans et fut terminé en 1860. Les années qui suivirent Le Hénaff exécuta les quatre pendentifs symboles de la Vierge, puis dans l'abside trois sujets figuratifs de l'Eucharistie. — Pinceau idéaliste et merveilleusement fécond — La Ville de Nantes lui offrit une médaille d'or et il reçut les éloges sincères de plusieurs notabilités artistiques : Baudry, Gérôme.

maison (touchant la chapelle) rue Saint-André. Chaque matin ils partaient de là pour aller faire la classe en ville dans deux pauvres écoles, paroisses Saint-Léonard et Saint-Nicolas.

En 1751 les Frères ouvrirent un pensionnat Fossés Mercœur (petit lycée), paroisse Saint-Similien. En 1791 tous refusèrent le serment schismatique. L'année suivante, décembre 1792, ils reçurent l'ordre de partir, leur Institut étant supprimé en France « quoiqu'ayant bien mérité de la Patrie. » La Révolution passa, non le souvenir des Frères. Comme on les regrettait !

En 1817, ils furent rappelés. Ils arrivèrent quatre ; directeur Frère Anselme. Le 29 décembre, deux classes s'ouvrirent rue du Marais, paroisse Saint-Pierre, puis en 1818 deux autres, paroisse Saint-Nicolas, cour Sainte-Marie (8).

En 1823 la Société de la Providence achetait l'hôtel Rosmadec pour y loger tous les Frères de la ville. Dès 1825 ils étaient au nombre de treize. C'était le port d'attache : chaque matin quelques-uns partaient faire la classe dans les différents quartiers de la cité nantaise.

(8) La cour Sainte-Marie (au bas de la rue du Calvaire) devint la maison principale — les classes furent doublées : les enfants de la paroisse Saint-Similien y étaient admis. Le Noviciat même y fonctionna (12 août 1818 au 15 août 1826). A cette dernière date il se transporta hôtel Rosmadec jusqu'en 1851. Ensuite il se fixa trois ans rue Petit-Pierre, sur le bord de la Loire, près le pont de Pirmil.

En 1854 il s'installait place du Croisic, jusqu'en 1904. Les décrets maçonniques l'ont condamné à l'exil. Aujourd'hui (1927) il est à Douvres.

— 1823, Ouverture d'une école Chaussée de la Madeleine (cour Douard) pour Sainte-Croix et Saint-Jacques. (En 1833 trois classes s'installaient pour Saint-Jacques, seul, non loin de l'église.)

— 1830. Quatre classes rue Saint-Similien. (L'école se fixe rue Talensac, 1866.)

— 1833. Ecole Notre-Dame, au bas de la rue Rosière.

— 1839. Ecole Saint-Donatien et Saint-Clément, à l'angle de la rue de Paris. (En 1873 Saint-Clément eut son école séparée. Communauté 1892. Saint-Donatien se fixa dans l'école actuelle 1884.)

— 1847. Ecole Sainte-Anne; Communauté 1857.

— 1853. L'école Sainte-Croix s'installe rue des Olivettes; Communauté 1887.

— 1856. Ecole Saint-Félix; elle était ouverte par les Frères de Lamennais, 1847.

— 1865. L'école Saint-Nicolas quitte la cour Sainte-Marie pour la rue Lafayette, grâce à l'abbé Fournier qui allait bientôt devenir évêque de Nantes.

ÉCOLE NOTRE-DAME

Elle s'ouvrit en 1833, école de quartier dépendant de Saint-Pierre. Le frère Aidant (9) était

(9) Frère Aidant (1796-1866) fut directeur école Saint Pierre (1831-1835). Envoyé au Canada (1837) il y resta douze ans, fonda l'établissement de Montréal. En

directeur à Rosmadec et le Très-Honoré frère Anaclet, supérieur de l'Institut. Le 5 juin, Mgr de Hercé, évêque de Nantes, célébra la messe église Notre-Dame. A l'évangile l'abbé Vrignaud, vicaire général, prononça un vibrant discours en faveur de l'école paroissiale. La quête donna 575 fr. A l'issue de la messe, on chanta le « Veni Creator » et la procession se rendit au bas de la rue Rosière, n° 8. L'Evêque bénit les quatre classes. On s'était fixé là comme on avait pu. C'était une installation de fortune, ou mieux d'infortune. Bientôt le nombre des enfants devint si élevé qu'il fallut songer à quelque chose de plus vaste, aménagé pour une école. On monta la rue et on acheta les vieilles masures de la cour Bel-Air (n° 25). L'abbé Théard — « le bon père Théard » — chargé de la direction des travaux, s'en fit l'architecte. Il montra un tel dévouement à l'école qu'il mérite bien qu'on évoque son souvenir.

Jean-Pierre Théard, 1781-1868, né à Craon alors diocèse d'Angers, fit ses études au collège de Château-Gontier. Il fut l'un des quatre élèves qui entrèrent au Séminaire que Mgr Montault (10) ouvrit dans son palais épiscopal. Jean

1849 il est à Constantinople. En 1852 il revient à Paris comme directeur de la Maison mère. Il a laissé la réputation d'un saint religieux.

(10) Mgr Montault était évêque d'Angers, et son frère préfet de Maine-et-Loire.

— En 1808 il y eut 37 prêtres seulement ordonnés

Théard reçut la consécration sacerdotale en 1806. Les trois ans qui suivirent il était vicaire à la Trinité d'Angers, sous la direction du vénérable et légendaire abbé Gruget, dont la mémoire reste toujours en bénédiction.

Pendant huit ans Jean Théard dirigea le Collège de Doué. En 1816 il entre chez les Sulpiciens. Quelque temps après il était nommé directeur du Séminaire de Nantes. En 1822, il quittait Saint-Sulpice et se fixait, jusqu'à sa mort, rue Saint-Clément. Mgr de Guérines le nomma chanoine honoraire en 1823.

Comme le bon père Théard passait pour un peu architecte, il fut chargé de présider à la construction du Séminaire de philosophie (1825) (Devenu l'Institut polytechnique de l'Ouest).

On peut, avec raison, critiquer ses œuvres. Mais si l'on compare ses travaux à ceux de la même époque et si l'on tient compte de la modicité des ressources dont il disposait, — et qu'il donnait ses services — on sera indulgent pour la mémoire du chanoine-bâtitseur.

Ce qu'il élevait n'était pas d'une rare élégance, du moins c'était solide, peu dispendieux

dans toute la France.

— L'abbé Gruget ne quitta point sa paroisse pendant toute la Révolution. Il a laissé des notes extrêmement précieuses sur cette époque troublée. Il assista à l'exécution du saint curé du Louroux-Béconnais, Noël Pinot, et le vit monter à l'échafaud, revêtu des ornements sacrés : *Intr oibo ad altare Dei*. Béatifié en 1927.

et l'on y sentait ce coup de main qui vient du cœur et que les valets n'ont pas.

Aimable vieillard, sa personne offrait un cachet original. Il se trouvait habile guérisseur, croyait un peu trop aux prophéties ; mais ses saillies imprévues, ses réparties pittoresques, son répertoire d'histoires et de bons mots en faisait un conteur délicieux et recherché. Dominant tout cela « un violent amour » de l'Eglise, du Pape et plus encore une piété de petit enfant pour « la bonne Sainte Vierge ».

Le chanoine Théard, au nom de la Société de la Providence, fit donc l'acquisition de la cité Bel-Air : un terrain d'environ 45 mètres sur 24 (10 bis).

Il laissa une cour étroite sur la rue, puis éleva quatre salles de classes à plafond trop bas, à ouvertures trop mesurées : deux au rez-de-chaussée, deux au premier étage. Au-dessus il distribua les appartements de la Communauté : salle d'étude, cuisine, réfectoire. Les Frères couchaient aux mansardes. C'était haut, froid l'hiver, très chaud l'été, mais il y avait de l'air et un assez vaste horizon sur la colline Sainte-Anne et le Val de Loire.

On ménagea un petit jardin bien renfermé, mais dont la fraîcheur et la verdure étaient un vrai charme pour les Frères. Après les journées torrides, exténuantes de l'été, parmi une popu-

(10 bis) Ce terrain qui appartenait à Urbain Thoinet, de Saint-Herblain, fut payé 26.650 francs.

lation scolaire nombreuse, qu'il faisait bon se reposer là quelques instants, en communauté, tout près du Saint-Sacrement.

En effet, une modeste chapelle avait été bâtie. Notre-Seigneur y résidait, entouré de respect et d'amour. Chaque matin la messe y était célébrée. Elle devint un cénacle recueilli et pieux, bientôt le siège d'une florissante congrégation de jeunes gens.

Au fond, dans une grotte lumineuse la Vierge de Barême, douce et maternelle que tant de générations d'enfants ont priée et chantée.

Le mois de Marie — les réunions de la petite Congrégation — les réunions plus brillantes encore des jeunes gens le dimanche — les retraites... rien de tout cela n'est oublié ! Quelle vie chrétienne s'échappait de cette petite chapelle !

Pour beaucoup la Vierge Sainte domine les jeunes années. Eloignés, meurtris par la vie, emportés par la houle — oublieux — ils n'ont pu effacer la douce Madone. « Je l'aime, écrit un prodigue, je la vois toujours : malgré tout je l'ai dans mon sang catholique. Je reviendrai mourir près d'elle. Elle me fermera les yeux : c'est la grande Maman. »

N'y a-t-il pas là un peu l'écho du pauvre Ver-laine :

« Je ne veux plus aimer que ma mère Marie,
« Et mourir avec vous, tout près ! Ainsi soit-il. »

Ce n'est pas en vain que l'adolescent a vécu dans la paix de Dieu et la joie de l'âme. —

« Dire que je passais des mois entiers sans la moindre petite faute » ajoute un fort gaillard de 35 ans : c'était le bon temps alors ! Il me semble que je portais alors toujours du linge blanc. »

Le matin de leur vie reste rempli de fraîcheur, baigné d'azur. et dans cet azur, une Femme, une Mère, la Vierge-Mère leur tend toujours les bras. Ils finissent par y revenir, grands enfants purifiés et pardonnés.

Cette chapelle, bénite par l'évêque de Rennes, Godefroy Saint-Marc (futur cardinal), était surtout destinée aux catéchismes paroissiaux. Pendant bien des années, le matin de la Première Communion, les enfants s'y réunissaient (et aux alentours). Le clergé venait les chercher en procession. C'était une impression suave et fraîche. Mais une année — M. Méterreau étant curé — un si violent orage s'abattit sur le cortège que ce fut la débandade éperdue : deux heures après tous les enfants n'étaient pas encore à l'église. Depuis, cette procession, qui avait le charme d'un matin de mai et du plus beau jour de la vie, ne se fit plus.

Les enfants des Frères continuèrent de se réunir à l'école. Les cierges étaient apportés dès la veille ; la première classe décorée de palmiers, embaumée d'encens ; une statue de la Madone entourée de lumière présidait. On respirait un air de paradis.

Que j'en ai vu des enfants heureux ce matin-là. C'est inoubliable ! Heure vraiment di-

vine qui payait le Frère de toute une année de travail et de peine : Le ciel seul sera plus beau.

On se rendait à l'église sur deux rangs — en silence, recueilli, les âmes si pénétrées de joie que les fronts rayonnaient. « Oh ! qu'ils sont heureux — disait un vieil officier de marine qui avait fait cent fois le tour du monde et des choses, avant d'arriver à Dieu — qu'ils sont heureux. Ah ! si j'avais été formé ainsi ! Les veinards ! »

Pour cette école qui se bâtissait les fonds étaient fournis par souscriptions volontaires. La famille Royale offrit 500 francs. C'était un don qui n'avait rien de royal. Le geste était peu large, très bourgeois, dans le ton Louis-Philippe. Le ministre de l'Instruction publique donna 2.000 francs. C'était peu. On pensa alors au bouillant Père Combalot (1797-1873) qui, avec un succès merveilleux prêchait le carême à la Cathédrale.

Le 12 mars 1841, il avait fait lever debout l'auditoire interdit d'admiration, frémissant de ne pouvoir applaudir : « Je ne veux pas être sauvé sans vous ! »

Il s'agissait d'une école de petits garçons... Et le grand orateur qui devait, trois ans plus tard, passer quinze jours en prison (1844) pour avoir attaqué dans son fameux *Mémoire*, cet enseignement universitaire « qui nous menait à l'anthropophagie », ne pouvait dire non. Il s'agissait d'une école consacrée à la Vierge

Marie, la passion de sa vie, « la Maman des Mamans ». Il y alla de toute sa foi et de toute son éloquence. Le sermon de Charité fut prononcé chapelle Saint-François (11).

Je ne sais si l'on y entendit les véhémentes apostrophes contre « le luxe babylonien des courtisanes ruisselantes de luxure... Suez, pères de famille ; laboureurs, tracez vos pénibles sillons : consommez-vous de veilles, pauvres ouvriers : une danseuse va gagner, en sautant quelques minutes sur les planches d'un opéra, ce que vous ne pourrez jamais réaliser, dans une vie entière de labeur et d'économie. »

Mais il eut des accents émus pour parler de la jeunesse.

« Il n'y a plus d'enfance aujourd'hui ; on est initié dès le berceau à de honteux mystères : la jeunesse vermoulue de licence arrive à la caducité avant d'avoir atteint à la moitié de sa carrière. Allez vous promener sur les boulevards de la moderne Babylone, votre œil rencontrera des vieillards de vingt ans sortis des clapiers de la débauche. Grand Dieu ! dans quel état ils sont réduits : un front chauve, des joues hâves, enfoncées, des yeux semblables à des lampes funéraires suspendues auprès d'un cercueil, voilà l'homme ! Que peuvent-ils désor-

(11) Elevée de 1824-26 par les Missionnaires diocésains, sous le vocable Saint-François-de-Sales. Elle devint ensuite chapelle de l'Externat des Enfants-Nantais.

— Elle est tombée depuis sous le marteau des spoliateurs.

mais, que peuvent-ils, exprimés à sec jusqu'à la moëlle ? Sinon languir un peu de temps, puis renfermer dans une bière quelques lambeaux d'organes usés. En les voyant on croit entendre les pas des fossoyeurs qui s'empressent d'enlever le cadavre ». — (Combalot avait fréquenté Lamennais et entendu Lacordaire).

Mais voici le prodigue qui revient vers la maison paternelle. « On l'aperçoit de loin : c'est lui !... Non, c'est sa tunique, car lui, une bête féroce l'a dévoré. Pleure maintenant, vieux Jacob, pleure infortunée Rachel. Jadis en tes rêves de bonheur tu disais : Il sera l'ange consolateur de la saison avancée de la vie, il abaissera ma paupière, il recueillera mon dernier soupir... Tu le disais ; mais depuis le monstre du vice a détruit tes espérances... »

A cette éloquence du cœur on répondit par l'éloquence de l'or. Le soir, le véhément apôtre pouvait s'endormir heureux aux pieds de la Madone : Il avait contribué à lui élever une école qui porterait le nom de Notre-Dame — école où les enfants apprendraient à aimer, à chanter la Vierge sainte et immaculée.

En octobre 1841 eut lieu la bénédiction. La Société de la Providence adressait la lettre suivante :

« Nantes, 18 octobre 1841.

» Nous sommes heureux d'avoir à vous annoncer l'achèvement de notre nouvelle école pour les quartiers de la Fosse, rue de la Rosière, et la bénédiction solennelle qui en sera

faite le lundi 25 de ce mois, à onze heures. La cérémonie commencera par la messe qui sera dite par Mgr l'Evêque de Nantes (François de Hercé) : Mgr l'Evêque de Rennes (Godefroy Saint-Marc) y prêchera et bénira ensuite les classes. Il y aura une quête pendant la messe, et après le discours, pour subvenir aux frais du nouveau mobilier et de la translation de l'école qui aura lieu immédiatement : 500 enfants, au moins, en prendront possession.

» Pourquoi faut-il que le défaut de ressources nous oblige à ajourner l'ouverture de classes d'adultes et d'ouvriers, qui seraient si nombreuses et si utiles dans ce laborieux quartier. Espérons que plus tard la Providence nous en fournira les moyens (12). »

Cette lettre portait la signature du comte Rogatien de Sesmaisons, président de la Société de la Providence, et de Ch. Vrignaud, vicaire général.

Ce fut donc une belle cérémonie : deux Evêques, un nombreux clergé, une foule de fidèles, les autorités civiles et militaires. Les Frères étaient là, modestes, un peu gênés, contenant leur petit peuple. Il y eut dans les discours de chauds éloges pour eux. C'était un court repos qui leur permettait de relever la tête au bout du pénible sillon, mais bientôt, ils

(12) Ce désir fut exaucé. Dix ans plus tard (1851) l'école du soir comptait 200 adultes.

En 1856 les classes du jour avaient 450 élèves. Le soir 120 adultes.

rentrèrent dans l'ombre, la poussière et le dur labeur.

« Les Frères apparaissent toujours fidèles à leur rôle d'être sacrificiels, destinés aux dévouements silencieux et obscurs — écrivait, bien des années plus tard (10 mars 1903) Edouard Drumont. Ils trouvent dans la souffrance et l'immolation sans gloire une joie que les meilleurs parmi les individualités les plus affinées, non seulement n'éprouvent pas, mais sont même incapables de comprendre. »

Et à l'heure où cette école Notre-Dame était frappée par les décrets combistes, quand le populaire rabat blanc allait disparaître de ses classes et du quartier, Drumont écrivait encore :

« Le peuple a donné à la France ces Frères des Ecoles Chrétiennes qui resteront pour ceux qui écrivent l'histoire morale de ce pays l'objet d'une éternelle admiration. Il en est d'eux comme de nos sœurs de charité. Nulle nation dans le monde n'a jamais eu rien de semblable. Les Frères et les Sœurs ont été comme la merveilleuse éclosion de ce que l'âme française, sublimisée en quelque sorte par la Foi chrétienne, a d'incomparable comme esprit de dévouement et de sacrifice. »

Trois ans plus tard (1843) l'école Notre-Dame fut érigée en communauté.

Les Frères quittaient donc Rosmadec pour former, au nombre de six, la communauté Notre-Dame. Il est à remarquer que sur les onze directeurs, rue Rosière, pendant 73 ans,

quatre vinrent directement de Saint-Pierre et cinq quittèrent Notre-Dame pour Saint-Pierre... C'est dire les relations fraternelles qu'il y eut toujours entre les deux écoles. L'Érdre les séparait, mais ce n'était qu'un simple fossé, recouvert d'un large pont.

Et le train-train des classes continua. C'est la vie monotone comme la mélodie des petits enfants qui, en chantant, apprennent à lire et à calculer :

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.
(VERLAINE).

Il n'y a en effet que le saint et grand Amour de Dieu et des âmes qui puisse soutenir, consoler et couronner une pareille vie.

Les Frères font le bien et ne l'écrivent pas : ils abandonnent ce soin aux anges du ciel. Leur vie morcelée, dévorée par l'enseignement et les surveillances — « L'homme en proie aux enfants » — ne leur laisse guère le temps de rédiger des Mémoires. Il est donc assez difficile de retracer l'histoire de l'école Notre-Dame. Du moins pendant les 73 ans où elle fut dirigée par les fils de J.-B. de la Salle l'on peut dire qu'il y eut une magnifique continuité dans le travail, le même dévouement, le même apostolat obscur mais si fécond ! En donnant de simples notes sur les Frères Directeurs, ce sera en

quelque sorte pendant trois quarts de siècle la vie de l'école.

Il est quelques personnages qui doivent entrer dans ce récit : M. Dobrée qu'on ne peut ignorer dans le quartier, surtout la sœur Saint-Brolade et le bon père Laurent.

Les Frères virent s'élever le château Dobrée, « les folies Dobrée ». Ce monument de haut relief allait embellir ce coin de la ville. Les grands arbres, les jardins devaient aussi l'assainir et dans les deux sens. Ils aperçurent souvent passer M. Dobrée (1810-1895) (13) dans une calèche à deux chevaux que conduisait un cocher au costume suranné. Jamais la main du grand vieillard taciturne ne laissa tomber la pièce d'or pour l'œuvre des Frères qui lui était

(13) Thomas Dobrée était né à Nantes en 1781. Il conquist bientôt la première place parmi nos armateurs. — (Son fils Frédéric-Thomas). — La famille était originaire de Guernesey.

— 3 août 1922 : Tout à la pointe sud de l'île. Rochers qui dégringolent en pentes tourmentées, en formidables écroulements ; mer toujours houleuse et qui se brise en hurlant contre les écueils, anciens débris de la côte détruite. La vision est étendue sans limite. Il y manquait l'azur lumineux et le soleil. Ce ciel bas finit par peser lourdement. J'ai vu tomber le soir : impression de sérénité douce, un peu triste. — Au retour, visité le Temple Saint-Pierre-du-Bois, vieille église catholique, ayant gardé ses verrières, et comme imprégnée encore de la présence réelle. Le cimetière l'entoure ; c'est une merveille de paix et d'harmonie. Rien de sombre : les pierres blanches marquées d'or, le riche gazon, les beaux arbres, une vue élargie vers les flots, un calme divin. Le vent qui vient de la mer agite les branches où chantent

pourtant sympathique. L'éducation populaire lui tenait à cœur. Il se souvenait que son père, qui dès 1811 était membre du conseil municipal, avait sous la mairie Louis de Saint-Aignan (1818) décidé la construction de l'école mutuelle.

Haïssant le monde, il passe l'été au Grand-Blottereau et l'hiver dans son appartement place Graslin. Lui aussi, était l'homme qui ne désire pas être coudoyé par la foule et qui court à l'extrême-orient quand le feu d'artifice se tire au couchant.

« Je ne veux pas faire de bien, disait-il, de peur que l'on parle de moi, dans la crainte d'être assiégé de solliciteurs ou accablé de remerciements ». Impossible de forcer sa porte. Un jour l'évêque de Nantes, Mgr Laroche, arrive en voiture au Grand-Blottereau et se fait annoncer. On lui apporte une sèche réponse : « Monsieur ne reçoit pas ».

SŒUR SAINT-BROLADE

M. Dobrée recevait pourtant Sœur Saint-Brolade (des Filles de la Sagesse). Son dévouement

les oiseaux. Tout cela me gagne mais non pleinement. Vous manquez là, ô mon Dieu, dans Votre Présence au divin sacrement !... Et mon cœur se serre.

Sur une tombe blasonnée je lis : Quod vult valde vult « Ce que je veux, fortement je le veux ». C'est une vaillante devise. — Au bas du temple et au milieu de la nef, riches fonts baptismaux portant cette inscription : « Offerts par M. Dobrée, de Nantes.

maternel pour les pauvres, son allure de gendarme, ses réparties pittoresques l'amusaient et amenaient un sourire sur ce visage fermé. Il eut la main généreuse et l'aida dans la création des orphelinats — non sans brusqueries et boutades — mais la sainte femme en avait bien vu d'autres. Quand il s'agissait des pauvres et des malheureux, un régiment de dragons ne l'aurait pas fait reculer.

« Mère Brolade cherchez dans ce grand tiroir ». — La bonne sœur croyait ramasser une fortune ! — Sept francs et quatorze sous. — Et l'impassible visage de sphinx la regardait partir, un peu désappointée. Pas un mot pour la rappeler : sept francs et quatorze sous, c'est tout. Elle rentra un peu déconfite ; découragée ? oh non. Le soir, à la récréation, les autres sœurs, curieuses et devinant bien à la tête de « la Brolade » que tout n'avait pas été rose et azur : Vous avez vu M. Dobrée ?

— Oui.

— Il a été généreux ?

— « Pas beaucoup : 154 sous ! C'est maigre, mais il le payera ».

Il le paya. Et dans le grand tiroir, la Brolade trouva souvent plus de 154 sous. Dans quelle mesure l'aida-t-il ? Dieu seul le sait.

« J'ai fait le bien et j'ai été payé d'ingratitude » disait-il.

— « Oui, répondait la religieuse, souvent à cinq du cent et plus... Mais le bon Dieu ! mais le ciel ! »

— J'ai de l'argent un peu partout sur la terre (14). Connaissez-vous une caisse assez grande pour mettre en billets de banque ma fortune ? »

— « Oh, oui, Monsieur un cercueil ! »

La pensée de la mort l'obsède : « Il faudra donc mourir ! » s'écrie, dans un sonnet douloureux, cet homme qui avait tout pour être heureux, et dans quelle mesure ! — De là peut-être, ses accès de doute — « Et pourtant impossible d'être incrédule », disait-il familièrement — ses crises d'humeur noire, ses oscillations entre le protestantisme et le catholicisme. Ne s'est-il pas peint dans ce monument Dobrée dont la sévère façade évoque l'idée d'un monastère ou d'une prison — dont les gargouilles grotesques semblent avoir des nausées et vomir la vie — dont les ours grognons, modelés par le propriétaire, n'ont rien d'attrayant ? — peint surtout dans ce cœur accroché au flanc de la tour et que ronge un affreux dragon : Le doute me dévore !

Chez les pays d'Outre-Mer il y a ce proverbe : « Sois riche et tu seras grand. » — On ne devient pas illustre dans la douce France pour avoir gagné de l'argent, mais pour en avoir bien usé. La nuance est très visible et si française... Oh ! qu'un seul rayon de foi catholique eût éclairé cette vie, égayé ce visage, élargi encore cette main. Deschanel a dit, faisant l'éloge

(14) Il laissa dans une banque de Londres, sans en réclamer les intérêts, 60.000 livres sterling.

d'Albert de Mun : « Il avait la gaieté que donne la certitude ». C'est la marque des grands croyants et des généreux.

Ce fut le ressort de la merveilleuse carrière de Sœur Saint-Brolade, qui vécut 45 ans à Notre-Dame (1853-1898). Elle était une puissance dans le quartier ; quelqu'un disait : la reine ! Une femme admirable pour organiser, diriger et enlever son monde : une tête de général.

Elle était un peu de la lignée et avait plus d'un point de ressemblance avec cette fameuse mère Pelletier (fondatrice du Bon Pasteur d'Angers) de qui Napoléon disait : « Si la mère Pelletier était un homme je la ferais préfet du Maine-et-Loire ». Quelques années plus tard, un maire de la cité angevine, le démocrate humanitaire et grandiloquent Grégoire Bordillon ajoutera à son tour : Angers n'a qu'un homme : la mère Pelletier.

Ces deux pensées semblent se contredire et pourtant comme elles expriment bien cette même idée de force, de courage et de virilité chrétienne que l'on trouve si souvent dans les femmes de France, surtout chez nos vaillantes religieuses.

Et l'on songe aussi au grand colonisateur, la légendaire mère Javouhey. Pendant les troubles de Paris (1848), elle arrive devant une barricade. On se range, on la laisse passer, car un émeutier a crié : « Ça, c'est la générale Javouhey : un grand homme ! »

Devant sœur Saint-Brolade tout le quartier Notre-Dame se serait ainsi rangé et le même cri se fut élevé de l'âme populaire.

Une grande vie ressemble à une grande fortune : tout le monde ne sait pas s'en servir.

Comme sœur Saint Brolade sut, elle, employer la sienne ! En dehors du service des pauvres et des soins du dispensaire, elle créa l'orphelinat des filles (86 enfants) ; l'orphelinat des garçons (55), l'hôpital de Chantenay, l'asile des vieillards (Doulon) (qui avait été fondé par M. Dobrée). — La Chésine, dont l'infection était un danger et une souffrance fut recouverte, grâce à ses démarches près de la Mairie Riom où, en souriant on écoutait, on admirait et l'on exauçait la parole impérieuse de « la Brolade », comme l'appelaient les humbles et les petits.

Les chers pauvres, les malades ! elle y allait carrément, joyeusement. Rien de la petite femelle en homme !

Et le mot pittoresque et gai sortait, mais aussitôt suivi du mot de foi profonde.

Un jour où il avait fallu panser les plaies les plus hideuses et soigner les pauvres les plus répugnants, « la Brolade » étendait ses deux grands bras et rapprochant l'une de l'autre ses mains encore dégouttantes de sang corrompu elle s'écriait toute transfigurée : « Sœur Julie, à nous les pouilloux, à nous les pouilloux ! » comme si elle avait dit : « A nous le ciel ! »

Et devant de jeunes religieuses, dont la délicatesse semblait souffrir en face de têtes rongées par la vermine : « Allons ! ma petite mauviette, ne fais donc pas la mijaurée : les poux sont des perles pour une Fille de la Sagesse ».

On a compris que cette femme admirable savait regarder son crucifix. Là, était le secret de son dévouement surhumain. Pour que les plaies ne dégoûtent pas il faut qu'elles soient sacrées, il faut y voir les clous divins des blessures du Calvaire. C'est tout son cœur qui était ému par la seule vue de l'homme de peine : « Je suis toujours pour le chien qui tire la charette ». En cette homme de peine elle voyait l'image meurtrie, sanglante, souvent hélas ! défigurée de Celui qui a dit : Je suis dans les travaux dès ma jeunesse.

Un soir, une femme lui arrive, une Bretonne :

— Si tu savais, ma bonne Brolade, comme je suis malheureuse avec mon homme : sûr, il me fera mourir de chagrin ; j'ai peur qu'il ne me tue ».

— Tiens ! mais pourquoi en as-tu pris deux ?

— Ah ! si tu savais ! mais tu ne connais pas « la belle amour ! »

— Vas-tu me fiches le camp, vilaine effrontée, avec ta belle amour et tes vieux merles. Va donc ; mais quand tu seras près de claquer j'irai te décrasser l'âme, te mettre une coiffe blanche et te fermer les yeux ».

La sœur Sainte-Brolade mourut en mai 1898. Ce fut un deuil dans tout le quartier, chez les

riches qui laissaient tomber dans sa main la pièce d'or, surtout chez les pauvres, dont elle était la mère.

La nuit qui suivit sa mort, les sœurs la veillaient. L'une d'elles que la Brolade avait formé et sur qui elle avait déteint — (il ne faudrait pas que la race disparût de notre chère France !) — frappant sur les genoux de la regrettée défunte : « Eh bien ! sœur Saint Brolade, fait-il bon dans le paradis ? — Les sœurs sont effrayées, les jeunes surtout qui s'enfuient : « Oh ! taisez-vous, taisez-vous ! »

La Brolade était si vaillante, si originale, si hors cadre qu'elle aurait très bien pu se redresser et répondre : « Ah ! pour sûr qu'on est bien chez le bon Dieu... Saint Pierre ! un chic copain ; ce que j'ai été bien reçue.

« Courage, mes petites ! Soignez les pauvres, les orphelins, les pouilloux. Ne soyez pas des religieuses de dentelles fines ayant peur de la crasse et de la vermine. Allez-y carrément ; c'est pour le bon Dieu ! Si vous pouviez voir la récompense qui vous attend !

Jamais tu n'en pourras trop faire ;
Jamais tu n'en feras assez !

Le jour des funérailles ce fut le char des pauvres qui vint la chercher, ces pauvres qu'elle avait tant aimés ! Un soir, à cinq heures, par la petite porte, dans une basse nef, quatre cierges, un prêtre ; mais l'église remplie comme aux grandes fêtes, d'une foule émue, attristée.
— Ah ! ce ne fut pas long : le temps de jeter

l'eau bénite. Pas une voix sacerdotale ne s'éleva pour glorifier cette femme qui, pendant 45 ans avait tant fait pour la paroisse et dont l'éloge était sur toutes les lèvres. C'était bien là, l'enterrement qu'elle avait désiré ; celui du mendiant. « Surtout, point de fla fla ni d'embarras : je ne suis qu'une pauvre Fille de la Sagesse ».

Le ciel était beau, admirablement beau.

« Je ne voudrais pas m'en aller par un jour de pluie, disait-elle à ses sœurs en riant : vous ne penseriez qu'à ramasser vos capes et même à vous faire abriter par les parapluies, au lieu de prier pour la pauvre Brolade, qui aura bien chaud dans le Purgatoire ».

Là encore, son désir fut exaucé : c'est parmi tout le triomphe de mai et la nature en fête qu'elle s'en allait. Sur la tombe une voix parla au nom de la Ville pour glorifier la servante des pauvres et la mère des orphelins.

Qui donc ne voudrait partir ainsi chez le bon Dieu, même sans fleurs, sans la moindre tenture, sans orgue, mais les mains remplies de bonnes œuvres ?

Pendant 45 ans, sœur Saint Brolade avait eu des relations suivies avec l'école des Frères. Ses orphelins y étaient instruits, et quand les maîtres avaient à se plaindre de l'un d'eux, il y faisait bon ! La Brolade vous « repassait ça ». « Galopin, crois-tu que je vais à la chine et que je te donne de la soupe pour faire de toi un fainéant et un voyou ?... Oh ! mais non ! »

Elle aimait l'école de tout son cœur de vaillante Bretonne et l'un de ses neveux, guidé par elle, était devenu un Frère des Ecoles chrétiennes.

ABBÉ JEAN-MARIE LAURENT (1822-1890)

Le « bon Père » eut, lui aussi, les meilleurs rapports avec la rue Rosière. Sa Congrégation de religieuses commença dans l'une des classes, avec des réunions à la chapelle. Plus tard, ses orphelins étaient admis à l'école. On ne peut en retracer l'histoire sans introduire le bon Père.

Jean-Marie Laurent naquit à Herbignac d'une modeste famille. Le jour de sa première communion, le petit Jean, revenu de la Sainte Table, murmurait à demi-voix : « O mon Dieu, je veux être prêtre pour vous donner aux autres ». Il avait déjà cette bonté et cette piété qui marquent un enfant pour l'autel.

Quand il partit pour le Séminaire, son papa aurait pu redire le mot que prononça en pareille occasion le père de Vincent de Paul : « Il fera un bon prêtre, car il a le cœur tendre ».

En 1847, Mgr de Hercé lui conféra l'onction sacerdotale. Deux ans de ministère paroissial à Saint-Nicolas-de-Redon. L'abbé Laurent rêvait de Missions, de païens à convertir. Mgr Jaquet lui répondait en le nommant vicaire à Notre-Dame en 1852.

C'est un homme de belle taille, visage épanoui, rire sonore, allure décidée : pas du tout l'air mystique : les dévotes ne l'entourent guère. En 1856, un Dominicain vint prêcher le Carême à Notre-Dame : l'abbé Laurent se fait admettre dans le tiers-ordre de St-Dominique. Il puise là, encore plus, l'amour des pauvres et des petits. Il avait en cela le bel exemple de son curé, à la charité proverbiale, le saint M. Fresneau. L'un et l'autre auraient pu se donner le nom par lequel le bon curé appelait son vicaire : « Mon saint Vincent de Paul ».

Voulant aller aux pauvres, l'abbé Laurent se tourne vers les Frères, qui sont comme l'extrémité des doigts de l'Eglise pour atteindre le peuple. Il arrive rue Rosière. L'entente fut facile. L'école avait alors comme directeur le frère Magloire, un saint, qui vibrait dès qu'il s'agissait des œuvres divines. Ces deux hommes se comprirent et s'aimèrent. Frère Magloire offrit son service, ses classes.

Le dimanche, M. Laurent réunit 20 ou 30 pauvres. Il leur parle de Dieu, les encourage, les console, puis leur distribue des bons de pain... Quinze jours après, nouvelle réunion. C'était au printemps 1856. Les anges ont inscrit cette date au paradis et nous, dans les annales de l'Ecole Notre-Dame : la Congrégation des Religieuses de la Sainte-Famille (Grillaud) était fondée. (Classe du rez-de-chaussée, première, à l'époque).

Ces réunions de la Sainte-Famille, dimanche après Vêpres, attirent rue Rosière les pieuses

personnes du quartier. Les quêtes, augmentées de la bourse du vicaire, se transforment en bons de pain, en sabots. Mais parmi les assistés, quelques-uns tombent malades. Le père Laurent va les visiter, il leur procure linge, bouillon, remèdes. Des domestiques dévouées offrent leur concours et sollicitent dans leurs opulentes maisons les reliefs de la table. L'abbé demande aux plus généreuses le sacrifice absolu : « Cessez le soin des riches et passez au service du bon Dieu dans les pauvres ». Vincent de Paul aurait dit : « nos Seigneurs les pauvres ». Si le langage n'est plus celui du grand siècle, le cœur est toujours délicat et aussi généreux en face de la misère.

Le 11 mai 1856, le bon Père a sa première sœur : Mère Eugénie assistante morte à 91 ans. Un mois après, une seconde, puis une troisième. L'Œuvre des Gardes-Malades des pauvres est fondée. On allait bientôt y ajouter le soin des Orphelins.

Un soir, M. Laurent rencontre dans la rue un tout petit Breton en guenilles. « J'ai faim », gémit l'enfant. Le prêtre le regarde et s'émeut : cœur de prêtre, cœur du Christ.

Où demeures-tu ?

— Je ne sais pas.

— Où sont tes parents ?

— Ils sont morts.

— Viens avec moi.

Il le présente aux Sœurs. « Mes bonnes filles,

voici un jeune moineau tombé du ciel, faisons-lui un nid ».

Le lendemain, c'est un pauvre saltimbanque : « Et cela fait deux, dit-il, le bon Dieu nourrit les petits oiseaux ». Les ramoneurs n'échapperont pas à sa charité. Dans sa maison rue Arsène-Leloup, il leur fait construire (1886) une vaste salle où ces pauvres enfants, après leur dur labeur, encore tout couverts de suie, venaient se laver. Ils y trouvaient les soins maternels des Sœurs, — douce image de la Maman absente et si éloignée — qui, après leur avoir donné une nourriture substantielle, leur apprenaient les prières et le catéchisme : Si le corps restait bien noir, souvent l'âme se gardait blanche et pure.

En 1864, une personne généreuse loue pour le père Laurent le magnifique parc de Grillaud, aujourd'hui morcelé et banalisé — mais alors un site charmant avec sa vieille demeure seigneuriale, ses jardins, ses prairies, sa pièce d'eau, son sol accidenté et ses riches ombrages... Il y avait de quoi exalter un François d'Assise, surtout l'occasion d'éveiller le génie pratique d'un Saint-Vincent-de-Paul.

Le bon Père y rêve colonie agricole. En 1870, une ambulance, qui reçoit une centaine de blessés. Bientôt un hôpital pour les malades de la paroisse. En 1874, une école d'aveugles... Puis son œuvre de prédilection : le petit collège du Sacré-Cœur. « Mon but, disait-il, est de préparer de bons prêtres en peu de temps et à

peu de frais ». Des accusations calomnieuses furent portées à l'évêché. En 1882, le collège était fermé. Ce coup atteignit le bon Père jusqu'au fond de l'âme.

Plus de trente prêtres en étaient sortis. L'un d'eux, l'abbé Emile Loyer (15) (mort en 1914) devint vicaire général de Mgr Rouard.

Un jour, à Rome, Mgr Le Coq présentait le père Laurent à Léon XIII par ces mots : « Voici un prêtre qui fait des miracles ». — « S'il fait des miracles, répondit vivement le pape, oh ! alors nous le canoniserons ».

Et cela pourrait bien arriver. Du moins son Œuvre est là qui couronne sa vie et fait bénir sa mémoire. Actuellement (1922) la Communauté compte 23 maisons, dont 3 acceptent des vieillards, avec 6 orphelinats de garçons et 2 de filles.

C'est dans un de ces orphelinats, rue Arsène-Leloup, le premier fondé, que vécut 7 ans celui qui devait devenir évêque de Jabruda, préfet apostolique de Loango (Congo français), Mgr Henri Friteau (sacré le 6 août 1922), demeuré si reconnaissant envers l'école Notre-Dame.

Après l'épreuve si dure de la calomnie, le bon Père devait en subir une autre longue, crucifiante, humiliante. « J'ai deux diocèses à gouverner, disait Fénelon, le diocèse de Cambrai

(15) Etant vicaire à la cathédrale il avait été directeur ecclésiastique de la Congrégation des Anciens élèves de Saint-Pierre qui lui garde un filial et reconnaissant souvenir.

et celui de mon âme — et ce n'est pas le diocèse de Cambrai qui me donne le plus de peine ». — M. Laurent aurait pu faire sienne cette parole. Ce prêtre si actif, si entreprenant, que rien ne semble effrayer, tombe tout à coup dans des scrupules désolants. A la sainte messe, il est en proie à des anxiétés douloureuses ; ce n'est qu'au prix d'efforts inouis qu'il réussit à prononcer les paroles de la consécration. Il lui devient impossible de réciter le bréviaire. Il faut l'exempter du saint office. A la place, M. Laurent s'impose trois rosaires par jour. Désormais, on le verra continuellement le chapelet à la main. Il est vrai qu'il n'hésitait pas à couper un Ave Maria en trois ou quatre, pour donner des ordres ou une réprimande.

Tel fut le père Laurent, un magnifique épanouissement du cœur français, cœur généreux qui s'ouvre et se donne à toutes les misères, à toutes les faiblesses. On l'a fait remarquer : Du même élan dont la France révolutionnaire promènera à travers l'Europe son idéal et ses institutions, la France religieuse transportera partout avec elle les applications sociales de l'Évangile, telles que les avait conçues l'âme française : « Je veux habituer tous les hommes : chrétiens, musulmans, juifs, idolâtres à me regarder comme leur frère, le frère universel », disait le père de Foucauld. Voilà ce qui explique le rayonnement de la France, et la place qu'elle occupe dans l'Église. Sans doute, l'Église n'est pas la France, mais sans la

France. L'Eglise ne serait pas ce qu'elle est.

Le père Laurent mourut en 1890, béni des anges, des pauvres des enfants, surtout du bon Dieu qui aime ceux qui donnent, plus encore ceux qui se donnent. Ce prêtre n'avait pas songé à s'enrichir. Il avait donné aux humbles son cœur d'apôtre, tout son « cœur d'or sous une enveloppe de chêne ». Il n'oublia jamais que son Œuvre avait germé rue Rosière : il y revenait toujours avec émotion et regardant la vieille classe : « C'est là !... » disait-il. Et l'on respectait son silence chargé de souvenirs. Il semblait revivre l'heure baignée d'aube de son jeune apostolat, comme le prêtre se retourne vers le divin matin de sa première messe...

De là-haut qu'il protège cette école qui lui fut si accueillante et qui instruit encore ses petits enfants !

FRÈRES DIRECTEURS - COMMUNAUTÉ NOTRE-DAME
1843-1906

Frère Calimer 1843-1853
Frère Amase 1853-1855 (1^{re} fois)
Frère Magloire 1855-1862
Frère Amase 1862-1869 (2^e directorat)
Frère Paulinus 1869-1871
Frère Romèze 1871-1873
Frère Didymus 1873-1882
Frère Cassien-des-Anges 1882-1888
Frère Dié 1888-1892

Frère Didyme 1892-1896
Frère Cadéol-Marie 1896-1897
Frère Casimir-Abel 1897-1906

FRÈRE CALIMER (1843-1853)

Il y avait deux ans que la nouvelle école fonctionnait rue Rosière. Les Frères logeaient toujours à Rosmadec. C'était loin, fatigant pour les maîtres et très désavantageux pour le bon ordre des classes. On obtint la création d'une communauté.

Le 11 février 1843, au nom du Très Honoré Frère Philippe, supérieur général, le frère Sixte (16) directeur de Saint-Pierre et Visiteur de Nantes, installait comme directeur de Notre-Dame le frère Calimer.

En 1847, on ouvre trois classes à Sainte-Anne. Les Frères furent logés rue Rosière — qui voyait ainsi sa maison s'élever à 9 membres. Cet état devait durer dix ans.

L'école Sainte-Anne augmenta rapidement sa population scolaire (300 élèves en 1849) : il fallut créer de nouvelles classes. En 1857, elle était érigée en communauté.

(16) Frère Sixte, directeur Saint-Pierre 1841-1844. En 1845 il fut nommé visiteur de Belgique. Il mourut à Namur, 1862. Il avait ouvert (1846) la première école de Gand. Aujourd'hui (1922) les Frères, dans cette grande et belle ville, dirigent 48 classes et plus de 2.000 élèves.

Sainte-Anne fut toujours une école de pauvres, bien tentante pour les vrais fils de J.-B. de la Salle. « Je ne demanderai rien, disait un Frère, ancien élève de Notre-Dame, j'irai où l'on m'enverra, mais mon désir est de faire la classe dans une école de pauvres, la plus pauvre de la province ». L'histoire raconte quelque chose comme cela des premiers disciples du Saint Fondateur.

A plusieurs siècles de distance, le son des âmes est toujours le même, et le sol français n'a pas cessé de donner des Frères-apôtres qui méditent, comprennent et goûtent ce mot du Maître divin : « L'Évangile est annoncé aux pauvres ».

FRÈRE AMASE

Frère Amase (1819-1871) fut directeur de la communauté Notre-Dame (1853-1855) et pendant un second séjour (1862-1869).

Il était né à Coucy-le-Château (Aisne) et il avait amené à Nantes le saint frère Camille-de-Jésus qui, 52 ans, fut le paratonnerre de Rosmadec.

Frère Amase avait fait son noviciat à Paris (1833). Ensuite appliqué à l'enseignement : Paris, Le Mans, Angers, Quimper. Directeur de Saint-Jacques de Nantes, puis de Saint-Pierre (1854-1862).

C'était un religieux éminent, homme d'extrême distinction, éducateur exceptionnel. Avec

quelle vénération ses anciens élèves parlent de lui !

Le saint frère Adibe (1819-1905) que nous retrouverons, avait tout dit quand il avait nommé le frère Amase.

On louait sa charité, sa douceur, son aménité. Il laissait comme une impression surnaturelle : un charme attirant semblait jaillir de lui. Ce fut un homme de prière. Qu'il était beau, recueilli devant le Saint-Sacrement qu'il appelait « son meilleur ami ».

Il mourut rue Rosière, le 12 janvier 1869. Ses funérailles prirent l'ampleur d'une vraie manifestation d'attachement et de regret. Des centaines d'anciens élèves étaient présents. Un groupe voulut porter le cercueil. Malgré son grand âge, le vénérable curé Fresneau présida la cérémonie.

Sous son directorat l'école comptait 450 élèves. Le cours d'adultes, le soir, 120.

FRÈRE MAGLOIRE

Frère Magloire (1801-1862) fut directeur de 1855 à 1862.

Il avait fait la classe à Paris et à Strasbourg. « Tout respirait en ce bon frère l'innocence et la sainteté. Quelle candeur ! Quel visage de paradis ! Son extérieur donnait de la dévotion ». Son recueillement à l'église tenait du prodige. On le sentait détaché de la terre, perdu en Dieu

et l'on disait : Seigneur Jésus, si je pouvais vous aimer, vous prier comme ce saint frère !

Très zélé pour l'éducation chrétienne, il se chargeait des élèves arriérés, les plus miséreux, leur apprenant prières et catéchisme. On n'oubliera jamais ce gracieux tableau qui aurait pu inspirer le talent de l'artiste : Dieu révélé à de petits pauvres par un saint Frère.

Faire le cathéchisme ! noble et grande mission du fils de J.-B. de la Salle. C'est sa part glorieuse. « Vous êtes les apôtres du catéchisme » disait Pie X. Et le Très-Honoré frère Gabriel-Marie ajoutait : « Il y a dans l'Eglise des vocations plus élevées, plus sublimes que la nôtre. En est-il de plus importantes ? Instruire chrétiennement les enfants, surtout les pauvres, quel apostolat ! Jésus n'a-t-il pas donné comme une des preuves de sa mission « L'Evangile est annoncé aux pauvres ». Nous ne sommes pas des théologiens et ne prenons pas part aux controverses savantes. Nous faisons aimer Jésus et Marie par les petits enfants, quoi de plus grand au point de vue de la Foi ? Faire le catéchisme a suffi au zèle des Saints. Que notre part est belle ! » L'admirable M. Vincent le proclamait bien haut : « Tout le bien qui se fait à la Mission se fait par le catéchisme ». En réalité les peuples les plus instruits ne sont pas les plus prêchés mais les mieux catéchisés.

En 1857 le frère Magloire vit diminuer, par la création de la communauté Sainte-Anne, les

membres de sa maison. Plus tard ce vide devait être rempli par l'admission rue Rosière des Frères école Saint-Nicolas (1873-1905).

On n'a pas oublié le bon accueil que reçut du frère Magloire, l'abbé Laurent, et combien il encouragea les débuts de son œuvre.

En 1862, rue Rosière, le frère Magloire s'endormait pieusement dans le Seigneur. Le vénéré curé Fresneau lui apporta le Saint Viatique que le moribond voulut recevoir à genoux, comme avait fait son père J.-B. de la Salle... Scène touchante, qui fit couler des larmes, que la dernière entrevue de ces deux saints : le Prêtre et le Frère — le bon Dieu servant de trait d'union !

On vint en foule prier près des précieux restes du frère Magloire et sa réputation de sainteté était telle qu'on lui faisait toucher des objets pieux — que l'on s'ingéniait à couper une parcelle de ses vêtements — qu'on lui demandait la guérison d'enfants malades.

Cette mort éprouvait grandement l'école. Le clergé et les anciens élèves réclamèrent le frère Amase, directeur de Saint-Pierre. Son état de santé demandait des ménagements et une tâche moins lourde. Le frère Valentin, de sainte mémoire, visiteur de Nantes (1856-1864) exauça cette prière et le bon frère Amase revint à Notre-Dame jusqu'à sa mort, continuant de se sanctifier et venant lier là sa dernière gerbe, dans ce champ qui avait vu le midi de son

apostolat. Les derniers épis furent les plus lourds, les plus beaux :

« Une rose d'automne est plus qu'une autre
exquise. »

Il se prépara en toute douceur et pieusement à la mort dont le souvenir ne le quittait plus et qu'il rappelait souvent.

FRÈRE PAULINUS

Frère Paulinus (1870-1871). — Le frère Amase était mort le 12 janvier 1869. Son successeur ne devait diriger Notre-Dame que 19 mois.

Frère Paulinus avait fait son noviciat à Clermont. En 1851 il était visiteur de la province du Puy (9 ans). Sa santé inspirant des inquiétudes, on lui confia le poste moins lourd de directeur de pensionnat (Niort) 1860 ; puis Notre-Dame (1869-1871).

Le 21 août 1871, il conduisait sa communauté en promenade à Sainte-Luce. Sous le soleil ardent, la Loire coulait sereine et lumineuse, avec sa poésie et ses chansons, imprégnant tout le paysage de calme et d'harmonie. On l'aime pour la beauté dont elle comble les yeux, pour les courbes molles de ses rives, pour les douces et vertes collines qui encadrent ses flots, pour les grèves ardentes de sable jaune que le soleil fait trembler, pour les courants limpides qui dansent sur les galets roux, pour les osiers bleuâtres et les peupliers où chante

la brise adoucie et fortifiante, pour ses lointains bleuis par un air léger d'un calme émollient... Oh ! le beau fleuve français où pas une goutte d'eau étrangère ne vient se mêler.

Une fraîcheur attirante s'échappait des flots glauques et babillards. Le frère Paulinus, à qui les médecins avaient prescrit des bains froids, ne résista pas à l'ensorcelante magique : il se mit à l'eau. Perdant pied, il fut aussitôt emporté par le courant, sous les yeux effrayés de ses frères impuissants à le secourir.

Quelques mariniers qui somnolaient dans une barque au large et que les appels stridents avaient éveillés, le retirèrent.

Au milieu de l'affolement et des cris, un prêtre lui avait donné une suprême absolution.

Une fois de plus, la Loire traîtresse, sous un caressant sourire, avait inscrit un drame bien douloureux.

Frère Paulinus fut enterré à Sainte-Luce. Le bon curé fit grandement les choses : église tendue de noir, messe solennelle, assistance émue. Les témoins de cette scène en restèrent terrifiés. Jusqu'à la fin de sa vie le bon frère Adibe n'en parlait qu'avec des larmes : c'était chez lui un point douloureux, une blessure mal fermée.

FRÈRE ROMÈZE

Frère Romèze (1809-1880). — A la communauté atterrée, on donna le frère Romèze comme directeur (1871-1873).

Né en Bourgogne et l'aîné d'une famille patriarcale (10 enfants) fortement chrétienne. Pendant la Terreur, des prêtres s'étaient cachés sous le toit paternel et l'enfant leur avait servi la messe. Avec quelle émotion il retraçait le courage de ces confesseurs de la foi et la piété des fidèles qui, au péril de leur vie, participaient aux divins mystères. Oh ! comme on priait bien. Cela avait donné au frère Romèze une religion indomptable : il croyait tout haut.

Plus proche de nous, aux jours hideux des Inventaires, alors que sous les huées des fidèles frémissants, indignés, des hommes enfonçaient la porte d'une église, une mère était là, le plus près possible, élevant son petit garçon. Rien ne pouvait la faire déserrer. « On peut faire reculer cent mille hommes, disait Napoléon, mais on ne fait pas reculer la conscience d'une bonne femme de France. »

Et comme on lui conseillait prudemment : « Il y a du danger pour votre petit garçon, partez au moins pour lui. » — « Non, répondit-elle, s'approchant encore et l'élevant plus haut. Du danger pour lui ? mais il faut qu'il voie et qu'il se souvienne. Je veux que la religion lui entre dans le sang. »

La foi persécutée était aussi entrée, et combien forte dans le sang du frère Romèze.

Il avait fait son noviciat à Lyon (1828). En 1842 on le trouve directeur de la belle école de Beaune (425 élèves). En 1848 il dirige Darneval, près Rouen. En 1864, il est à Arles.

C'était donc un homme de haute vertu et de grande expérience que recevait N.-D. En 1873, il fut nommé directeur de Saint-Jacques de Nantes. Il mourut à l'infirmerie, place du Croisic (1878).

Un de ses frères, plus jeune de dix ans, devint le frère Osée (1819-1895), une personnalité dans l'Institut. Directeur de Bel-Air, visiteur de Nantes (1864), assistant (1874). Forte nature, main énergique, fluide impératif, regard profond, « maître avec qui il fallait charrier droit » — parole grave, souvent pittoresque et savoureuse. tout dénotait une race : l'officier, un chef.

Et à certaines heures — au moment des retraites — sur la grande cour de Bel-Air, Napoléon aurait à peine été son cousin !... Comme il aimait ses Nantais et comme ses Nantais ne l'ont pas oublié ! C'est que, dans cette mâle nature, le cœur dominait — et que la bonté forte restera longtemps le puissant moyen de gouverner les hommes, grands et petits. Il n'oublia jamais que son aîné avait été directeur de la communauté Notre-Dame et il eut souvent pour elle de délicates attentions.

FRÈRE DIDYMUS

Frère Didymus (1835-1888) gouverna Notre-Dame de 1873 à 1882. Né à Machecoul. Pendant la Révolution son grand-père avait été arrêté

et exécuté à Nantes, à cause de ses sentiments religieux. Son père était aussi un chrétien exemplaire, une âme de paysan « plus droite qu'une ligne, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent ».

Le petit Jean-Baptiste fit ses premières études au collège de Machecoul, puis à Bel-Air. En 1854, il entra au noviciat. Quelques années plus tard on le retrouve professeur à Bel-Air.

En 1865, l'école Saint-Nicolas, que l'abbé Fournier installait rue Lafayette, était inaugurée. Le frère Didymus est chef de la première classe. En 1869 il est nommé directeur à Saint-Jacques ; en 1873 à Notre-Dame : en 1882 à Rennes. Enfin, de 1885 à 1888 directeur de Saint-Pierre, où il mourut.

Le verbe haut, le geste ample que soulignait le grand mouchoir rouge — un bruyant explosif — fortement étoffé de substance, avec tout l'aplomb des sanguins. Tempérament violent, tout soufre, qui procédait par foucades et sautes d'humeur... Au fond, très brave homme, un peu sonore, aimant avec passion sa communauté et son Institut.

En installant le frère Didymus directeur à Notre-Dame, on lui donna les frères de Saint-Nicolas, logés jusqu'alors hôtel Rosmadec — quatre pour les classes, un cinquième était chargé de la surveillance des choristes et de la maîtrise.

Cela mit plus de vie dans la communauté et une grande émulation dans les deux écoles :

compositions et concours entre les quatre classes Notre-Dame et les quatre de Saint-Nicolas. Comme on s'en donnait ! A qui ferait mieux travailler ! En 1875 l'école compte 333 élèves ; adultes le soir, 90.

En 1876 mourut le vénérable curé de Notre-Dame, l'abbé Fresneau. Il mérite bien notre attention.

JULIEN FRESNEAU

Julien Fresneau (1797-1876). — Modèle des vertus ecclésiastiques, père des pauvres, le Vincent-de-Paul nantais, le saint ! On le proclamait tout haut. Aux processions de la Fête-Dieu, à son passage, la voix populaire disait : « Regardez donc le Saint ».

Levé chaque jour à 4 heures, il priaient longuement. Pauvre dans ses vêtements : une seule soutane. Jamais de feu dans sa chambre, jeûnant tous les jours. C'était un rude bonhomme, mais combien charitable pour les autres ! On cite ce fait : Une femme attendait dans la cuisine du presbytère le retour du bon curé. Il y avait là, sur la table, deux gilets de laine dont la malheureuse s'empare adroitement. Elle reçoit l'aumône et part. Mais voici que la cuisinière s'aperçoit du vol. Ah ! ce ne fut pas long. Elle court chez la coupable, l'accable d'injures et revient triomphante. Toute frémissante encore d'indignation, elle raconte son exploit et montre les deux gilets qu'elle a repris.

Et le bon curé de répondre : « **Mariette, Mariette**, vous pouviez reconquérir mon bien, mais vous avez eu tort d'insulter cette pauvre femme. Allez lui porter ces trois francs et demandez pardon. »

On ne voit cela que dans la vie des Saints.

« Je n'aime pas les curés, disait un hercule de la Fosse, forte tête aux idées rouges, mais celui-là c'est mon homme. » Il était surtout l'homme de Dieu et des pauvres. Il n'avait pas fait de testament, ayant tout donné. Je doute même si l'on trouva la pièce de quarante sous, la seule qui restait au fond du vieux porte-monnaie d'un saint curé angevin...

Ce sont ces prêtres-là qui posent des assises et qui font les paroisses qui durent.

Julien Fresneau mourut en 1876. On l'enterra dans son église : « Il reste au milieu de nous », disaient les paroissiens. Mgr Fournier présida la cérémonie. Les Frères étaient là tout éplorés : ils perdaient un vrai père qui les aimait avec tout son cœur de saint : « l'amour des ordres religieux est la marque caractéristique du bon prêtre », disait le cardinal Pie.

FRÈRE CASSIEN-DES-ANGES

Frère Cassien-des-Anges (1845-1897). — Il était déjà sous-directeur à Notre-Dame et professeur de dessin pour les deux écoles depuis 1874 quand il fut appelé à succéder au frère Didymus (1882-1888).

Né à Servon (Ille-et-Vilaine), le frère Cassien s'était montré excellent élève des Frères de Rennes. Il entra au noviciat en 1860.

Point d'élégance : un buste compact, des gestes plutôt gauches et rudes ; une démarche saccadée : des yeux clignotants derrière ses grosses lunettes ; des cheveux durs, blancs dès la jeunesse : un dos voûté, le pas lourd, le manteau en paquet sous le bras... on le voyait en larges enjambées parcourir la ville, donnant de grands coups de chapeau — un vieux chapeau tout déformé — et force poignées de de main. Elles sont restées légendaires, ces poignées de main à broyer les os et faire demander grâce.

C'était une nature ardente, très énergique, d'une franchise toute bretonne qui emballait ses hommes. Il eut d'excellentes relations dans le monde ecclésiastique, militaire et civil. Cette rondeur martiale plaisait, adoucie qu'elle était par ses gros yeux de myope, ses cheveux blancs et son large sourire. Sous ces dehors frustes et bourrus, il était un dévoué sans limite. On pouvait tout demander. De lui aussi, on aurait pu graver, et nul n'aurait trouvé à redire :

« Sa robe était de bure, mais son cœur était d'or. »

Pour les Frères malades ou affaiblis, il valait toutes les mamans et toutes les Facultés.

Il avait une grâce toute particulière pour préparer les moribonds à recevoir le prêtre. Que de « vieux durs à cuire » — et dans le monde militaire, que de « vieilles culottes de

peau » — qui avaient résisté à tous, ont dû céder à la poignée de main du bon frère Cassien !

En 1888 il fut nommé directeur de Saint-Pierre. Il fit améliorer la maison, agrandir et décorer la chapelle ; se montra très ardent pour la Congrégation et l'œuvre militaire.

En 1892 directeur place du Croisic. Les jeunes Frères soldats sont de son ressort. Infatigable sollicitude, innombrables démarches, voyages de nuit, il ne recule devant aucun obstacle pour venir en aide. Comme il recevait les Frères de passage ! ayant le charme de l'accueil et le secret des mots encourageants — les mots du cœur et la chaude poignée de main !

Quand il mourut (1897), ses funérailles prirent l'ampleur d'une manifestation : prêtres, militaires, depuis le général jusqu'au simple troupiér ; industriels, commerçants, et les humbles et les petits... Il y eut de vraies larmes (17).

FRÈRE DIÉ

Frère Dié (1848-1913). — Le « bon » F. Dié dirigea Notre-Dame de 1888 à 1892. Né dans la

(17) Cet ancien élève, ouvrier intelligent, bien équilibré. Au cimetière sa douleur est si intense que, n'y tenant plus, il se cache et s'effondre derrière un monument voisin... Pendant des années, chaque dimanche, il visitait la tombe du F. Cassien.

— « Je n'ai été compris, aimé et suivi que par de petites gens, les employés, les ouvriers, les humbles et les simples » disait Déroulède.

Lozère il avait fait son noviciat à Nantes (1864). Il débuta à Saint-Malo (11 ans).

Un front vaste et lumineux ; de gros sourcils froncés sur la douceur de ses yeux myopes ; un menton napoléonien ; une énergie prévoyante et résolue. A l'endurance qu'il tenait de sa race et de son sol, il ajouta, peut-être au contact de la rude population malouine, cette ténacité et cet esprit de suite qui le résumaient. Il devint un maître remarquable, très méthodique.

Saint-Malo ! Le F. Dié l'aima d'un cœur jeune et enthousiaste : son paysage maritime, l'un des plus beaux et des plus vastes de France ; sa cathédrale, dont la flèche émerge comme le mât d'un navire au repos — cathédrale où Jacques Cartier vint s'agenouiller avant de partir à la découverte du Canada — où dorment dix-huit évêques ! Ses puissants remparts de granit, toujours battus des flots — cette mer semée d'îlots ourlés de vagues blanches écumeuses. Ses grands marins qui se dressent sur les places étroites : J. Cartier, Duguay-Trouin, Robert Surcouf ! — Enfin Chateaubriand, qui dort là sur son rocher, au bruit du flot qui semble entretenir et bercer encore « la tristesse de son âme et l'éternelle mélancolie de sa pensée ».

Le F. Dié aimait surtout son peuple, si brave, si patriote, si religieux, si malouin en un mot et si attaché aux Frères pour lesquels il avait un véritable culte !

Quand le F. Dié parlait de la ville des corsaires, qui s'endort et se réveille au bruit des vagues, il la voyait à travers sa jeunesse : il aimait toutes les pierres de ses remparts, tous les grains de sable de ses grèves. La mer l'avait fait boire à la coupe d'amour et son philtre ensorcelant s'était infusé dans le sang de ce terrien du Plateau Central. Il ne s'en déprit jamais.

En 1876 le F. Dié arrivait à Saint-Pierre, et pendant cinq ans il fut placé à la tête de l'école Saint-Clément. En 1882, sous-directeur de Rosmadec et chargé de l'inspection des classes. Saint-Pierre avait alors 40 Frères et quatre écoles de quartier. Quand il arriva à Notre-Dame (1888), c'était un homme dans la plénitude de ses forces et de sa valeur éducative.

Prudent, discret, simple, il fut surtout le bon F. Dié. Il donna une forte impulsion aux classes : de nouveaux programmes furent dressés ; compositions et examens stimulèrent maîtres et élèves. Tout se fit avec ordre, méthode, dévouement et piété. Très droit, sincèrement pieux, il donna à sa communauté une note simple et religieuse du meilleur aloi.

En 1892, le F. Dié retourne à Saint-Pierre directeur, où il se montra très dévoué à la Congrégation, une œuvre qui enthousiasmait tout son zèle.

En 1901 il est nommé inspecteur des écoles de la province. En 1905 il revint à Saint-Clément pour assister, le cœur brisé, à la ferme-

ture (1906). Combien cet homme souffrit en voyant ainsi frapper tout ce qu'il avait le plus aimé, des écoles en plein épanouissement, ce qui avait été la passion de sa vie. Cent ans ne feraient pas oublier ces heures-là.

Il prit place alors à la maison de retraite, rue du Croisic, pendant quatre ans, dans le recueillement et la prière, il se prépara à la mort, à la récompense.

FRÈRE DIDYME

Frère Didyme, sous-directeur à Saint-Pierre, remplaça le Frère Dié et gouverna Notre-Dame (1892-1896).

Et voici que ma plume tremble : il est toujours délicat de parler des vivants. Une autre raison encore pourrait m'arrêter : dans un groupe d'études on demandait à un jeune homme de faire l'éloge d'un écrivain distingué : « Je voudrais bien, mais je ne puis, je l'aime trop : il est mon père ! »

Je suis comme ce jeune homme : le F. Didyme est mon père. Chaque jour ma pensée et mon cœur vont vers lui. Dans les heures difficiles ou obscures, de suite vient la question : Que penserait, que dirait le F. Didyme. C'est une lumière et une ligne de conduite.

Il apportait à Notre-Dame la généreuse et forte impulsion de sa nature, la pratique intégrale de la Règle.

Son regard d'aigle dominait et son cœur d'apôtre nous soulevait. Sa parole enflammée, enthousiaste — Vie religieuse — Dieu et les âmes — ouvrait des horizons infinis. Après l'avoir entendu nous étions grands. Il posait devant nos yeux le frère idéal, tel que l'avait rêvé le saint Fondateur, tel que le désire la mère Eglise. « Avoir un idéal, disait-il, c'est avoir une raison de vivre ; c'est la grande force, le grand bienfait, la grande joie. » Saint-Thomas, qu'il avait beaucoup étudié et qui était comme son livre de chevet, l'avait marqué et, par lui, toute la Communauté. Il aimait la nature comme le Povorello d'Assise : Poiseau, la brebis, la fleur à laquelle il disait : « Bénie sois-tu ma sœur parce que Dieu t'a faite belle et parfumée ». L'enfant surtout, avec les grâces de son baptême et ses destinées immortelles ! Alors tout son être, empreint de distinction austère, se faisait tendre et doux.

Un art admirable pour parler aux petits enfants. « La première fois que le F. Didyme entra dans ma classe disait un jeune frère, il adressa quelques mots à mes élèves. Jamais je n'avais entendu causer ainsi. Ce fut pour moi un émerveillement et une révélation.

« Jusque-là je n'aimais pas vraiment mes enfants, je ne priais pas pour eux, ne me sentant rien au cœur de la flamme apostolique...

Ce matin-là, il me fut montré ce que doit être le vrai Frère : un missionnaire qui n'a qu'un but, qu'une passion : former, conquérir, sauver l'âme des enfants ».

Dans la soirée du samedi saint, il fallait saisir le frère Didyme se promenant quelques instants dans le petit jardin, au charme des cloches de Pâques et des premiers lilas. La sainteté de l'heure, la douceur de la lumière se jouant parmi les jeunes feuillages, le parfum des primevères et des jacinthes et la grâce des enfants préparés pour la grande fête !... Comme il jouissait de tout cela, de la nature et des âmes ! Ceux qui ne l'ont pas vu à ce moment-là, comme à la veille d'une réunion de la Congrégation — sous les marronniers de Bel-Air pendant les retraites — ne connaissent pas le frère Didyme.

La forte impulsion donnée aux études par le frère Dié fut maintenue : compositions, concours stimulaient maîtres et élèves. Rien n'échappait aux yeux alertes du vaillant directeur.

Le catéchisme avait la première place ; les enfants en devenaient passionnés. On entendait comme un cliquetis d'armes : jeunes chrétiens se préparant à la lutte pour l'Eglise. L'école comptait alors 440 élèves : 130 suivaient, avec un élan de jeunes moines, la retraite de communion : un événement, la grande affaire de l'année ! Chacun de ces trois jours le frère Didyme venait leur adresser une parole où

vibrant tout son cœur d'apôtre. Jamais on n'oubliera cela ! Piété virile. Rien des petites dévotionnettes ; rien des jolies guirlandes en papier azur. Générosité et sacrifice ! Des hommes d'abord et des chrétiens !

Depuis de longues années déjà la communauté comptait 14 Frères : 5 pour Saint-Nicolas (4 classes plus la maîtrise) — 9 pour Notre-Dame : (Directeur-frère de la cuisine — professeur de dessin pour les deux écoles — maîtrise Notre-Dame — et cinq frères pour les classes).

C'était une maison bien vivante, remplie d'entrain, où le bon Dieu était aimé et servi à plein cœur, à pleins bras. Ceux qui ont vécu ces années-là ne les oublieront jamais ; ce sont celles que l'on marque d'un caillou blanc.

En 1896, le frère Didyme était envoyé place du Croisic comme maître des novices. A son départ, il y eut dans la maison de vraies larmes... mais ce choix n'avait surpris personne : ses goûts, ses études, son amour de l'Institut, sa maîtrise des âmes, tout l'avait préparé à ce poste qu'il devait merveilleusement remplir jusqu'à la fermeture (1904).

Jamais plus belle ni plus intelligente jeunesse n'avait empli le noviciat. C'était en pleine vitalité que l'Institut allait être frappé, et avec quelle brutalité ! « Il n'y a pas de plus méchante bête qu'un défroqué » — écrivait dans ces jours-là Jules Lemaître, qui songeait à Emile Combes.

Il fallut se disperser, et redire à la florissante et pure jeunesse qui s'épanouissait au noviciat, la parole du Maître : « Mes petits enfants, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ».

Dieu seul sait à quel degré monta la douleur dans l'âme du frère Didyme. Peut-on souffrir plus sans mourir ? — Un pilote qui, debout sur la côte, impuissant, regarde s'abîmer son navire, sa fortune, ses enfants... voilà ce qu'éprouva son cœur si sensible. Il suffit d'un quart d'heure et d'une cognée pour abattre le plus beau chêne de la forêt ; il faudra un siècle pour le remplacer. Malgré tout il garda son invincible espoir : Dieu ne commande pas de triompher, mais de combattre. Quand il s'agit de la cause sacrée de l'Eglise et des âmes, la persécution grandit tout ce qu'elle touche. Confiance dans l'avenir : cent ans d'arbitraire ne font pas une heure de droit. Tout se paye, et Dieu aura le dernier mot — du moins il aura le grand mot, le mot éternel.

Le soir de la bataille, le petit oiseau vient quand même se reposer sur l'affût du canon brisé, et là, il redit encore sa chanson du matin malgré la plaine sanglante, le râle des mourants et la nuit qui tombe. Ainsi en fut-il des vrais religieux : vaincus, oui ; découragés ? Jamais ! Et gais malgré tout.

Le F. Didyme devint alors « grand voyageur devant l'Eternel » : l'Amérique, l'Australie, l'Egypte, les Indes, l'Irlande, l'Angleterre et la

Palestine l'ont vu tour à tour, portant partout sa parole apostolique et gardant au plus intime de l'âme le frais souvenir des belles années qu'il avait vécues à Notre-Dame !

En 1919, le F. Didyme fut nommé directeur de la maison-mère Lembecq-lez-Hal (Belgique) puis visiteur de la province des Moulins. Bientôt il dut résigner ces fonctions et prendre sa retraite place du Croisic. Cette fine nature avait trop souffert : les nerfs étaient brisés.

FRÈRE CADÉOL-MARIE

Frère Cadéol-Marie (1896-1897), succédait au frère Didyme. Depuis de longues années il était membre de la communauté ayant fait la classe à Notre-Dame et Saint-Nicolas. Estimé des familles, aimé de la maison, il garda précieusement, pendant son court directorat, tout ce qu'avait établi le frère Didyme. En 1897, il fut envoyé à Rochefort jusqu'au moment de la fermeture. Alors il prit, lui aussi, le chemin de l'exil (Guernesey).

FRÈRE CASIMIR-ABEL

Frère Casimir-Abel (1861-1920) fut directeur rue Rosière, de 1897 à 1906.

Né en Vendée, il avait fait ses études au collège de Chavagne. Entré au grand Séminaire (Luçon), au moment d'avancer pour les ordres,

il fut si fortement impressionné par la dignité et les responsabilités du sacerdoce « dont le poids écraserait les épaules même d'un ange » qu'il n'osa aller plus loin. Comme il voulait pourtant être tout à Dieu et aux âmes, il demanda, avec l'approbation et une lettre très élogieuse de son évêque (Mgr Cateau), son admission dans l'Institut des Frères.

L'apostolat du Frère est des plus humbles et des plus pénibles : jamais un rayon de gloire n'illumine son front. Mais sa mission a pourtant une vraie grandeur : elle est utile aux âmes, encouragée par l'Eglise, chère au Cœur de Dieu.

Le séminariste échangea sa soutane pour la robe du Frère. L'étoffe était moins fine, la forme plus lourde ; le rabat éclatait de blancheur et aux épaules flottait — souvenir du grand siècle — le large manteau populaire. Le cœur lui n'avait pas changé : par la piété, le dévouement, la bonté ce fut toujours un cœur sacerdotal. Il dira un jour : « Comment le prêtre peut-il être languissant et froid à l'autel, terne, incolore et glacé en chaire quand on porte le Verbe et qu'il s'agit des âmes et de l'éternité. Le style c'est l'homme, le rite c'est le prêtre. On ne connaît vraiment le prêtre qu'après l'avoir vu célébrer. Heureux qui offre toujours sa première messe ! On disait cela de J.-B. de la Salle ».

Son noviciat achevé, le frère Casimir fut placé à Saint-Pierre. Chaque jour il se rendait

école Saint-Clément. Grâce au vénéré curé Re-
tière, si dévoué à ses œuvres paroissiales, une
communauté fut établie (1892) et le frère Casi-
mir en devint le premier directeur.

Je voudrais signaler son heureuse influence
près des jeunes gens. Il avait gardé cette jeu-
nesse du cœur que les enfants aiment parce
qu'elle parle à leur propre jeunesse. C'était
un homme de rayonnement avec cette force
conquérante qui vient de la bonté et de
l'amour : « un plaisant visage de fête », un
cœur fait pour les arrivées et le secret de la
parole encourageante ! Ses sourires étaient si
affectueux et ses accueils si chauds qu'il vous
gagnait pleinement. « Je me pris à l'aimer non
parce qu'il enseignait la vérité mais parce qu'il
était bon », disait d'Ambroise, doux et fort
le jeune homme passionné, Augustin de Tagaste.
Il en sera toujours ainsi : Faits pour l'Amour
et la Bonté infinie seuls l'Amour et la Bonté
ont reçu le privilège de nous conquérir.

Pour ses chers jeunes gens de Saint-Clément
il fonda, avec l'aide dévouée de l'abbé J.
Robin (18) la Congrégation du Sacré-Cœur. On
comprendra, par cette seule remarque, le bien
qui s'y fit : plus de 20 vocations sacerdotales
ou religieuses sortirent de là.

Venant à Notre-Dame, le frère Casimir allait
trouver deux belles écoles et une œuvre de

(18) Joseph Robin, curé-archiprêtre de la Cathé-
drale.

jeunesse florissante, tout ce qu'il fallait pour
exercer son apostolat.

En 1898 mourait à Nort l'abbé Félix Méter-
reau. Depuis 22 ans il était curé de la paroisse
Notre-Dame. Esprit fin d'une direction forte,
éclairée. Il n'était pas prêtre seulement à l'autel
mais dans toute la vie. Ce qui le caractérisait
surtout : le sentiment de son sacerdoce. Dé-
marche grave, extérieur un peu austère. Il
allait et revenait de l'autel lentement, majes-
tueusement, avec toute la dignité d'un prélat
ancienne France.

Au fond il aimait l'école et les Frères de tout
son bon cœur de prêtre ; il ne sut peut-être
pas assez le dire...

L'esprit religieux, dévoué et gai se maintint
dans la communauté, l'ordre et le travail des
classes, le zèle apostolique. Comme on beso-
gnait, comme on priaît et comme on riait ! Par
ce mot qu'un jeune Frère écrivait alors à son
père, on jugera de la maison : « Mes élèves !
je veille sur eux en classe, en récréation : j'en
demeure préoccupé et le jour et la nuit. Rien
de ce qui leur arrive ne m'est étranger : tout
ce qui les atteint me blesse au fond de l'âme.
Ma joie et mon bonheur et ma passion : ins-
pirer à ceux qui me sont confiés des pensées
hautes et généreuses ».

En 1899, les appartements de la communauté reçurent une grande amélioration : une salle d'études claire, fraîche et reposante fut construite sur le jardin — jardin qui se transforma en bosquet ombrés ; la cuisine et le réfectoire s'installèrent au rez-de-chaussée : la chapelle s'embellit : trois nouvelles classes avec préau s'édifièrent sur la rue... Le frère Casimir fut aidé dans ces améliorations par la générosité de l'abbé Péneau, curé de Notre-Dame, M. Maussion, Mlle Delose, surtout Mme Mérot du Barré. Ces deux dames habitaient rue Bonne-Louise, un peu rue de la Charité (19).

Un cours complémentaire fut créé au profit des premiers élèves de Notre-Dame et Saint-Nicolas.

En 1901 l'abbé Jarnoux, nouveau curé de la basilique, défendit de recevoir, rue Rosière, les enfants de Saint-Nicolas — s'offrant d'ouvrir une 5^e classe rue Lafayette et se chargeant du traitement d'un autre Frère.

La chapelle devint de plus en plus un centre de prière rayonnant sur tout le quartier. Chaque matin deux messes y étaient célébrées. A six heures pour la communauté par un professeur de l'Externat (20). La deuxième par un père Jésuite (21).

(19) Rue Bonne-Louise, tracée en 1842. Son nom vient de Louise Dumouillé (M^{me} Charrier) en souvenir de ses bontés.

(20) Parmi les chapelains, rappelons les abbés : Jaumouillé, Hardy, Gathard — mort moine béné-

L'autel toujours merveilleusement décoré de plantes vertes et de lumières. Il était dominé par la Vierge radieuse qui semblait descendre du ciel, les mains tendues vers ses enfants de la terre... Pendant quatre mois de l'année, (mars, mai, juin, octobre) le soir, salut du Saint-Sacrement. Les grands élèves venaient y chanter, pieux et recueillis. Notre-Seigneur, traité avec des égards et des attentions où l'on sentait toutes les délicatesses du cœur, comme le roi de la maison. J'ose croire que si saint Liguori était entré dans cette petite chapelle, il n'aurait pas poussé ce cri que lui arrachait le délaissement de Jésus-Christ au Saint-Sacrement : « Pauvre Jésus-Christ, pauvre Jésus-Christ ! » — Mais il eût murmuré, le cœur joyeux et dilaté : Heureux Jésus-Christ !

Cette humble chapelle reçut un jour la visite de la comtesse de Paris (la reine de France). Elle recevait beaucoup plus souvent la visite des anges : l'ange de la prière, l'ange du repentir, l'ange de la vocation.

Il faut signaler que pendant de longues années les Dames Blanches (22) se chargèrent

dictin —, Deschère. Je dois un souvenir ému à l'abbé Stanislas Joly, si pieux, si bon (mort 1911). Ancien élève de Notre-Dame il ne voulut jamais accepter le moindre traitement des chers Frères qui lui avaient appris « ses belles lettres ».

(21) Les Révérends Pères Thomas et Le Dréau purent, encore quelques années, exercer ainsi leur zèle de saints religieux.

(22) Les religieuses de Notre-Dame de Charité,

gratuitement du linge d'autel : elles le lavaient, repassaient et reprisaient avec ce tact et ce goût qu'y apportent les âmes saintes. Qu'elles en reçoivent ici un témoignage reconnaissant.

* *

La mauvaise tenue et les polissonneries des enfants de chœur exigèrent un Frère pour surveiller ce service. On les avait surpris jouant au palet avec les patènes... Un dimanche, ils étaient allés boire aux barricades sur la Fosse. A l'heure des vêpres plus personne que 2 ou 3 qui, plus vigoureux ou moins pleins que les autres, avaient pu regagner la sacristie, où ils étaient étendus ivres morts cuvant leur vin. Les tristes élèves qui justifiaient trop souvent ce mot : « Les choristes ? onzième plaie

connues à Nantes sous le nom de Dames Blanches, à cause de leur costume, furent fondées à Caen (1641) par Saint-Jean Eudes. Leur but principal est le relèvement des âmes déchues, et les seuls moyens employés pour obtenir ce résultat, sont avec leurs sacrifices personnels, la bonté, les pieux exemples, les conseils, les encouragements. A cette œuvre principale les Religieuses joignent celle de la Préservation, et leurs Ouvroirs sont florissants.

Les Dames Blanches furent appelées à Nantes en 1809 par M. Le Pourceau de Tréméac, curé de Saint-Pierre. Il leur confia le soin de plusieurs femmes qu'une station de Carême avait converties et qui se trouvaient en danger de rechute. Elles se fixèrent place Saint-Vincent (hôtel de Portricq). Bientôt il fallut abandonner ce local devenu trop petit : le 3 février 1812 on s'installait dans l'ancien couvent des Cordeliers, rue du Refuge. Cette maison ne présentant pas les conditions de salubrité nécessaires à un personnel qui, déjà, dépassait la centaine, fut abandonnée pour le Monastère, rue de Gigant.

d'Egypte ».

Tout cela allait changer : une salle de classe fut aménagée au-dessus de la sacristie.

Le Frère s'y rendait dès le matin 5 h. 1/4. Les enfants, tout en remplissant le service religieux, s'appliquaient à leurs devoirs et leçons. Quand ils arrivaient à l'école tout était au point. Dans les compositions et concours ils gagnaient souvent les premières places ; plusieurs d'entre eux sont arrivés à des situations fort enviables.

Vers 9 heures, le Frère revenait à la maison : il aidait dans la petite classe, faisait les surveillances, s'occupait de la chapelle, de la lingerie... pour retourner le soir à l'église, s'il y avait cérémonie.

Parmi les Frères qui furent appliqués à ce service j'en nommerai deux.

Ceux qui passent dans cette longue rue ne sont pas sans lever les yeux vers les grands murs sombres, les fenêtres grillagées qui semblent abriter l'ennui et la mort. Ils en éprouvent souvent une impression de tristesse, presque d'horreur : « C'est une vraie prison ! » disent-ils.

Mais s'ils pénétraient à l'intérieur comme ils seraient agréablement surpris par l'air souriant et les physionomies ouvertes. Les fleurs, les beaux arbres, les vastes jardins en font un paradis. Aux heures des récréations les cris de joie, les chants, les fusées de rire disent bien haut la paix des âmes et la dilatation des cœurs. Pour bien rire, il faut rire de rien ; c'est le rire des enfants et des religieuses. « Tout rire qui n'est pas gai est satanique » disait Lamartine. C'est le rire du monde. Pauvre monde avec ses fêtes tourmentées et capiteuses qui ne laissent que vide et dégoût.

FRÈRE DIOGÉNIEN-PAUL

Frère Diogénien-Paul (1858-1887). — C'était un Nantais (Paul Dorgère), frère de ce fameux missionnaire du Dahomey (23). Jamais on ne vit deux cœurs plus unis : le Prêtre et le Frère. Behanzin lui ayant donné, au Père Dorgère, un jeune esclave — un beau noir de 16 ans — le missionnaire l'amena en France. Il fut baptisé à Saint-Donatien sous le nom de Paul Dorgère, en souvenir fraternel.

Le frère Diogénien avait été élevé au pensionnat de la Madeleine où il s'était fait remarquer par son aménité et la gaieté de son caractère. Quand il se présenta au Noviciat de Nantes c'était un beau jeune homme de 20 ans, une fleur de grâce et d'héroïsme. Ensuite on lui confia une classe de petits enfants à Bel-Air.

Au cours de l'année, de nombreuses solennités familiales viennent égayer le cycle liturgique et apporter encore une joie nouvelle et plus intense, qui met une agréable diversion au travail habituel : « Si les hommes savaient la paix et le bonheur de la vie religieuse, disait l'angélique sœur de Saint-Benoit, ils escaladeraient les murs des monastères ».

Le religieux fait tous les sacrifices, excepté celui du bonheur : sans cesse on voit citer parmi les qualités des moines les plus exemplaires qu'ils étaient gais, joyeux, amusants, aimant à rire. « Ils n'ont rien de morose ; ils font la guerre au démon en se jouant : ce sont les rossignols du bon Dieu », écrit déjà un vieil auteur du IV^e siècle.

Pour aider l'œuvre des Dames Blanches, on a fondé « l'Association du Saint Cœur de Marie ». Les membres, moyennant une cotisation annuelle, parti-

Il sut se faire craindre et aimer, obtenant de jolis résultats. Sa constitution délicate n'était pas à la hauteur de son dévouement, il lui fallait un poste moins fatigant. On lui confia la maîtrise Notre-Dame (1882). Sa tenue dans le sanctuaire était une prédication ; clergé et fidèles en étaient vivement frappés ; les enfants encore plus, ainsi que les jeunes gens sur qui il avait une réelle et sainte influence.

Après deux ans, il fallut le remettre à l'infirmerie place du Croisic. Sa piété avenante, son humeur joyeuse le firent aimer de tous. Sous un sourire ou un bon mot, il cachait ses souffrances. Sur sa carte de visite il mentionnait plaisamment comme fonction : « malade à l'infirmerie ».

En 1885, dans l'espoir qu'un climat plus doux lui serait favorable, on l'envoya au Noviciat de Fonserannes près Béziers. Il revint mourir à Nantes (1887).

FRÈRE CLAUDIEN-LOUIS

De 1883-1899, le Frère Claudien-Louis fut chargé de la maîtrise Notre-Dame. Il était sévère et avait le regard dur. Un petit garçon le nommait : « Le frère aux grands yeux vilains ».

cipent au bien accompli par les Religieuses et ont droit à leurs prières, à celles de leurs enfants.

(23) Père Dorgère, 1858-1900.

Un ordre parfait ; silence absolu : les leçons sues à une virgule près ; des cahiers admirables ; les mains nettes, aux deux sens. Le service religieux était assuré avec une exactitude et un goût merveilleux. Soutanes, surplis tout était plié, rangé, intact, sans la moindre tache. Et la tenue au chœur !... Le dimanche tout un sacré collège, à rendre jalouses cathédrales et basiliques. Sous le nom de choristes d'honneur, il y avait là des jeunes gens de 15 à 22 ans pris dans les meilleures familles et les plus fervents Congréganistes. Ils évoluaient avec une dignité et une piété qu'on ne voit que dans les Séminaires. Aux processions de la Fête-Dieu on pouvait en compter 96, dans les plus riches costumes.

Et quand ils montaient et descendaient les marches des trois reposoirs (places Mellinet, Livet, cours Cambronne) et que le soleil faisait briller les soies des camails multicolores, étinceler les larges ceintures aux glands d'or, c'était incomparable.

Le jeune Henri Friteau (sacré évêque le 6 août 1922) était là tout vibrant, rêvant de gagner à Jésus-Christ le monde entier ! (24).

* *

(24) Avec plaisir, je dois rappeler Moïse Nozais, l'admirable sacristain de Notre-Dame, pendant 35 ans (1876-1911). Il était exceptionnel. Réservé, discret, parlant peu, toujours très poli ; d'une distinction affinée encore par sa grande piété, il avait du tact et de la mesure comme un vrai gentilhomme.

De 1880 à 1907, la basilique Saint-Nicolas n'a eu qu'un seul Frère de la Maîtrise : le Frère Candide-des-Anges. Il fut membre de la communauté Notre-Dame pendant 27 ans.

FRÈRE CANDIDE

Frère Candide (1843-1915), né près de Rennes (Saint-Jacque). Sa mère était une grande maman qui lui donna une éducation virile, à la vieille et forte manière. Marqué pour la vie : foi profonde, piété exceptionnelle, dignité impressionnante.

En 1863, il fait son noviciat à Nantes. Ensuite pendant onze ans il s'exerce à la classe (Saint-Malo). C'est là qu'il connut et aima le Frère

Pour lui, son emploi n'était pas un métier : il l'exerçait comme un sacerdoce et il avait une âme de prêtre. Chaque matin il entendait pieusement la première messe, agenouillé à l'angle du sanctuaire, son livre d'office en main. On le sentait pénétré d'une foi profonde, suivant tout ce qui se passait à l'autel. Personne ne devait le déranger à ce moment-là : Dieu premièrement servi ! Il ne se familiarisa jamais avec les choses saintes. Que de fois j'ai admiré ses génuflexions jusqu'à terre, posément et si respectueuses ! On eût dit qu'il voyait le bon Dieu. Dans le genre, je n'ai rien vu aussi bien sinon à la Trappe de Bellefontaine... Il éleva une belle et nombreuse famille ; son fils aîné est prêtre.

On m'a conté ce fait : Un soir, pendant le salut du Saint-Sacrement, au moment de la bénédiction, l'officiant qui était jeune, fringant, un peu cavalier, escaladait avec désinvolture les degrés de l'autel... Il sentit quelqu'un qui tirait doucement sur la chape.

Dié. Ce fut entre ces deux hommes une affection qui ne se démentit jamais. Quand il parlait du bon Frère Dié c'était tout son cœur qui s'ouvrait.

En 1880, il arrivait à Notre-Dame, chargé de la maîtrise Saint-Nicolas et des surveillances de l'école. Ce n'était pas pour rire, et les gosses n'y riaient pas. Maintien grave, austère, parole brève, coupante, exactitude impeccable. Louis XIV n'oubliait jamais qu'il était roi ; Frère Candide se souvenait toujours qu'il était religieux.

C'était si visible qu'en communauté, plus encore dans la ville on l'avait surnommé « le saint homme ».

Cette gravité religieuse se reflétait heureusement sur les choristes de la basilique dont la tenue émerveillait les anges et les hommes. Après un long voyage où il avait visité les grandes cathédrales, l'abbé Roy, curé de Saint-Nicolas, tout rayonnant et tout *sémillant*, disait en pleine sacristie — où personne ne causait : — « Mes enfants, j'ai vu de belles choses, mais rien de comparable à vous rien de comparable au bon Frère Candide. » En 1915, l'abbé Jarnoux, apprenant la mort du « saint homme », écrivait : « Jamais nul ne s'est acquitté avec

C'était le sacristain : « Attention M. l'abbé, il est fils de noble race et le premier gentilhomme du monde ».

Moïse Nozais n'oublia jamais que Jésus humilié, anéanti au Sacrement, est le premier gentilhomme du monde.

autant de perfection de l'emploi qui lui était confié ».

Au chœur, dans les processions, comme on aimait le rabat blanc et la robe de bure du Frère Candide ! (25). Il la portait avec la dignité d'un prélat. Au milieu des splendides ornements brochés d'or et des riches camails de la basilique, cet homme passait habillé de noir, — avec ce quelque chose de grave, de modéré, de religieux que le concile de Trente demande des clercs, — en cheveux blancs, au beau et calme visage recueilli, baigné de piété... le contraste était frappant : il semblait apporter là, dans la splendeur de la basilique, tout le recueillement et toute l'austérité du cloître...

Son passage dans les rues était une prédication : recueilli, les yeux baissés, le chapelet à la main, il priait « la bonne Mère » ; il priait, il priait !

Chargé des surveillances à l'école Saint-Nicolas, il remplissait son rôle avec une sévérité im-

(25) A la même époque on voyait chaque dimanche à la Grand'Messe, dans le pourtour du chœur, un groupe d'enfants qui venaient surtout des écoles communales. Un petit homme maigre, remuant, aux yeux vifs, était là qui les surveillait, les faisant prier. Il leur payait un livre d'office, et récompensait leur sagesse et assiduité. Pauvres enfants abandonnés ! brebis sans pasteur. Cet homme pieux comme un moine et dévoué comme un apôtre était Pierre Buord (1838-1903) si connu sous le nom de « Petit Pierre ». Il fut un ami du frère Candide, ami des Frères et de toutes leurs œuvres, tant et si bien qu'il finit par leur donner ce qu'il avait de plus précieux : son fils.

placable. Quand il paraissait, tout rentrait dans l'ordre : c'était l'exécuteur « des hautes œuvres. » Et pourtant quels loustics il y avait à cette époque ! Ce gamin de huit ans qui tombait à genoux les bras en croix, pleurant, criant : « Je ne recommencerai plus, plus jamais : je vous le jure sur les cendres de mon père. » Son père ! un gaillard vigoureux et bien portant ?

Cet autre qui, dans une pareille crise, récitait toutes ses prières : Pater, Ave et qui ajoutait : « C'est tout ce que je sais, cher Frère ! Si j'en savais plus long je vous le dirais, mais je ne peux pas puisque c'est tout ce que je sais ! »

Et « Jupiter ! » espèce de Fier à Bras, la terreur de son quartier qui, sous l'œil perçant, s'aplatissait, se blotissait, semblait s'enrouler et se tenait coi comme une couleuvre.

Et « Vrai ! » Un type. Celui-ci portait beau. Intelligent et railleur il disait dédaigneusement à ses condisciples qui chahutaient pendant la leçon d'arithmétique du frère de la première classe : « Ça dérange, ça ne comprend goutte : le râtelier est trop haut ; les ânes ne peuvent pas broutter. » Il fut moins heureux un soir, au moment du catéchisme : le Frère Candide parlant du Jugement général, nomma la vallée de Josaphat, « Vrai », la main posée sur la poitrine, se désigne avec importance : « J'en suis le propriétaire ». — Le nom lui en resta.

Quand au départ des rangs à onze et quatre heures le Frère Candide paraissait à l'angle de

la cour avec son « carnet fatal », toute la gent écolière, mutine et frondeuse, rentrait en soi et faisait un sérieux examen de conscience. « propriétaires et prolétaires » craignant d'entendre la voix brève, mordante : « Venez par ici ! Mon ami, montez plus haut. »

A la communauté, rue Rosière, le Frère Candide était chargé de la lingerie. Quel ordre et quelle propreté ! Il parlait quelquefois de ses « ennemis ». Son plus grand fut assurément la poussière. A-t-il frotté, essuyé, épousseté ! tant et si bien que le saint Frère Adibe osa lui dire, un jour, oh ! avec toute charité et douceur : « Il me semble, mon bon Frère Candide, que vous aimez un peu trop le luxe « du brillant extérieur ».

En 1905 Saint-Nicolas tomba sous le décret de fermeture ; le frère Candide resta à Notre-Dame. L'année suivante la rue Rosière étant atteinte, il se réfugia à Rosmadec, continuant toujours son service à la Basilique. En 1907, ce fut le tour de Saint-Pierre ; le frère Candide ne voulant pas quitter « son saint habit » prit le chemin de l'exil. Il se réfugia au noviciat de Douvres, priant sans cesse et se sanctifiant de plus en plus. C'est là qu'il s'est pieusement endormi dans le Seigneur (1915). Sa fin fut le soir d'un beau jour. Il était joyeux de mourir, de mourir religieux, d'avoir persévéré dans sa « sainte vocation » encourageant les jeunes novices à rester Frères jusqu'au bout.

C'était le Semper fidelis qu'il avait lu sur les

remparts de Saint-Malo... Le frère Casimir-Abel lui ferma les yeux. L'enterrement fut très impressionnant : le clergé et les Frères allèrent en habits religieux jusqu'au cimetière. C'est là, sur l'autre rive, que dort le frère Candide, entendant peut-être, malgré la distance et le bruit des flots, les cloches de celle qui fut son aimée pendant 27 ans et à laquelle il resta toujours si profondément attaché : la basilique Saint-Nicolas.

Sur cette communauté qui était si unie, où le bien se faisait en grand, l'orage satanique et bête allait s'abattre. Depuis quelques années on ne parlait que de cela, mais on continuait de se dévouer pour la jeunesse, se confiant à Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui s'abandonnent à lui.

En 1905, Saint-Nicolas était fermé par décret maçonnique. Ce fut la séparation triste, surtout anxieuse. Que serait l'avenir ? Un prêtre fit cette réflexion : « Au moins nous aurons désormais un personnel bien à nous, payé et employé par nous... » Il méconnaissait la vie de désintéressement, toute dévouée et sacrifiée des pauvres Frères, vie qu'il devait reconnaître hautement et glorifier plus tard, trop tard. Mais alors, il ne se doutait pas de ce qui l'attendait : les branches détachées de l'arbre périssent manque de sève : ce beau personnel devait vite se fondre dans la vie large, et toujours si courte de l'égoïsme.

L'année scolaire 1905-1906 s'écoula longue, triste, anxieuse. Ayant déjà vu tant d'effondrements autour de soi on se préparait. Les examens du certificat d'études venaient d'avoir lieu. Le résultat fut magnifique : 43 présentés, 43 reçus !

Le repas du soir allait finir ; il avait été très gai. Tout-à-coup on sonne. M. le Curé Péneau s'annonce. Cela paraît étrange, à cette heure. Introduit aussitôt, il paraît très ému, le visage pâle, les yeux remplis de larmes : saisissement et trouble général. D'une voix étouffée, coupée de sanglots, il put enfin prononcer : « Par décret ministériel, l'école rue Rosière, fermée » (26).

Les cœurs sont comme broyés, les larmes coulent. Je ne sais plus ce que fut la soirée, la nuit. Ma dernière impression : un groupe d'hommes noirs et blancs, agenouillés dans la petite chapelle, essayant vainement de réciter ensemble la prière du soir, pendant que la lampe du sanctuaire de ses reflets rouges et calmes illuminait le tabernacle d'où semblait sortir une voix : « Pourquoi vous troublez-vous, petit troupeau ? Je suis là ; je serai toujours avec vous, confiance : j'ai vaincu le monde ». Le lendemain, le soleil était radieux comme si rien n'était changé. Les enfants arrivèrent l'âme en fête, et plus souriants que le ciel. Mais ils apprirent bientôt la triste nouvelle qui avait déjà ému tout le quartier et devant le visage

(26) Témoignage du Frère Camille-Marie.

défait des chers Frères, les classes, la maison, la chapelle tout prit l'aspect d'un vendredi saint.

Le dimanche qui suivit, du haut de la chaire, M. le Curé (27) fit un éloge ému et sincère des chers Frères. Il fut l'interprète de toute la paroisse qui protestait contre pareille fermeture : « Dira-t-on qu'ils sont indignes ces Maîtres, modèles de toutes les vertus et du plus sublime dévouement ? — Qu'ils sont incapables, ces Frères, qui, aux examens officiels, viennent encore de remporter un écrasant succès ? Oui, ils tombent sur un lit de lauriers. Et s'ils meurent ce sera noblement, dans le triomphe... Jamais nous ne les oublieront. Ils partent, pour un temps que je veux espérer très court. Ils reviendront car le règne de l'arbitraire et de l'injustice n'est jamais bien long sur la terre gé-

(27) Emile Péneau, né à Saint-Colombin (1851), d'une famille patriarcale dont il était le onzième enfant. Comme il aimait à se souvenir du vieux moulin, sur le bord de la Boulogne ! De son père il garda l'habitude d'écouter, le soin de prévoir, l'art de prendre une décision rapide et juste.

Il entra au Petit Séminaire de Nantes. Fin octobre 1870 l'établissement fut licencié. Charette venait de ramener en France sa petite armée. Avec quelques camarades, E. Péneau se joignit à cette troupe d'élite.

De ces mois chevaleresques, le jeune séminariste garda toujours le goût du panache : il n'aimait pas entendre critiquer l'esprit militaire.

Ordonné prêtre par Mgr Fournier, qui le nomma aussitôt vicaire au Loroux-Bottereau. De suite, il aima cette population généreuse. La flèche élégante de l'église qu'il avait vu bâtir devait toujours dominer ses meilleurs et jeunes souvenirs d'apostolat.

Onze ans vicaire à Saint-Similien : son premier

néreuse et chevaleresque de notre France aimée... »

Quelques jours plus tard ce fut la visite de M. Jamin et autres conseillers municipaux. — C'était le soir, un soir bien calme et tout doré par les feux du couchant. — En quelques phrases senties, M. Jamin exprima sa douleur profonde sa reconnaissance et celle de Nantes pour le Rabat blanc. « Avec un autre costume, mais gardant le même cœur, nous espérons que vous continuerez parmi cette population qui vous connaît et qui vous aime depuis deux siècles, l'œuvre admirable de J.-B. de la Salle... » Le frère Casimir-Abel très ému, dit combien il était touché par la démarche de ces Messieurs, son regret et son déchirement d'âme de ne plus pouvoir, comme religieux, enseigner

contact avec la grande ville et au milieu de quel labeur ! Il disait un jour, parlant aux anciens élèves de la rue Rosière : « Quand je porte le bon Dieu aux malades, et que dans la rue je vois un jeune homme se découvrir et s'agenouiller, j'en suis tout ému et je dis, à Celui que je tiens dans mes mains : Mon Dieu, bénissez-le ; sauvez sa jeunesse croyante et gardez-le du mal. »

C'est une parole qui fait honneur au prêtre.

En 1894, il était nommé curé de Bouguenais. En 4 ans, il devait construire une église, acheter un presbytère, ouvrir une école. Ce furent des jours pleins.

Cette église de Bouguenais, il la voulut romane. Ce style solide, robuste, monacal, plaisait à sa nature plus forte qu'imaginative.

En 1898, il quittait, non sans un serrement de cœur, Saint-Pierre-de-Bouguenais et il arrivait à Notre-Dame. On connaît la piété vraie et le dévouement

dans cette chère école Notre-Dame et enfin pour l'avenir son abandon à Dieu et à la volonté de ses supérieurs.

Je n'ai plus souvenance des manifestations des élèves et de leurs familles. A-t-on donné des prix ? Je ne crois pas... Quelle tristesse dans la communauté et que de projets contradictoires ! Que d'incertitudes ! Expatriation ? Sécularisation ? Les uns s'en iront ; les autres resteront. Il faut avoir passé par là pour savoir ce que l'on souffre. Voir s'effondrer tout ce qu'on a aimé, ce qui a été la passion de sa vie ! Mourir en pleine sève c'est deux fois mourir. Après réflexions et conseils cinq se résolurent pour l'étranger. Quelle cruauté renferme ce petit mot : exil ! On ne s'en guérit jamais. Peut-on se consoler d'abandonner la France ?

L'Angleterre, le Mexique, les Antilles, le Chili reçurent les proscrits. Trois sont déjà morts...

cordial des habitants de cette grande paroisse. Vite il aime son église au charme discret, au riche dôme qui semble se refermer sur le ciel. Notre-Dame, avec ses réminiscences du grand siècle classique, lui agréait ; il en louait la gravité auguste. A ses yeux, elle rappelait l'époque la plus réfléchie et la plus religieuse de notre histoire nationale.

A son ami Vallet, le sculpteur nantais, au talent si fécond et si pieux, il confia le soin d'orner cette église : le baptistère, les statues des piliers, l'autel du calvaire.

E. Péneau mourut le 15 septembre 1922. Ses funérailles, présidées par Mgr Le Fer de la Motte, se firent le 19, au milieu d'une assistance émue et recueillie. Son dernier effort avait été de se lever pour essayer vainement de voir encore le dôme de son

Ceux qui, demeurés en France, restèrent fidèles à leur vocation (28) ont aussi écrit une belle page dans leur vie et un riche chapitre dans l'histoire de l'Institut, dont ils sauvegardèrent les œuvres et le recrutement. Plus tard on leur rendra haute et reconnaissante justice. Et les uns et les autres ont bien mérité de l'Eglise et de la Patrie. Souvent ces âmes là reviennent et se trouvent encore réunies dans l'humble sanctuaire aux pieds de la Vierge Immaculée, où l'on priait si bien, où les fonctions du culte étaient si pénétrées de divine poésie.

Puis ce fut l'émiettement de la Communauté : les beaux ornements de la chapelle vendus, distribués ; les livres, le linge, les meubles expédiés place du Croisic, à Guernesey : une fourmière défaits, en émoi, tâchant de sauver quelques bribes. La Vierge de bronze décorant la façade de l'école — don d'un Frère — envoyée à Douvres. Elle orne le parc de Castelmont : les novices la saluent et la prient toujours sous le nom de Notre-Dame de Nantes. Reviendra-t-elle ?

église, que l'on répare. Espérons que là-haut, dans l'éternelle cité, il voit mieux et plus beau ! (« Semaine Religieuse », 1922, numéros 41, 42).

Son successeur, l'abbé Constantin Hillereau, fut installé en janvier 1923.

(28) En juin 1913, F. Buisson avait dit : « Le moine sans habit, ce n'est plus tout à fait le moine ; c'est le soldat redevenu civil ». Il y a du vrai dans ce mot-là — et la haine avait vu juste.

Enfin arriva la séparation définitive et le suprême adieu : le Saint-Sacrement disparut de la chapelle (oh ! cette dernière messe : celle du calvaire !) Le tabernacle resta vide. Une prière à la Madone qui, maternelle, tendait toujours les bras, un ultime regard, et ce fut fini : l'École Notre-Dame avait vécu (29).

Le cyclone passé il fallait essayer de relever les ruines : l'Église n'est-elle pas la recommenceuse éternelle. Le frère Casimir-Abel s'occupa du recrutement, puis en 1912 les Supérieurs lui confièrent la direction du Noviciat de Douvres. C'est là, dans un emploi aussi saint — et qu'il remplissait avec tact et prudence, — que la mort est venue brusquement le saisir (1920), alors qu'il avait les yeux tournés vers Nantes et l'espoir d'y revenir bientôt.

Pour l'école Notre-Dame, le dernier mot tombera d'une plume épiscopale. Le 13 juin 1922, de Loango (Congo français) Mgr Henri Friteau — élève de Notre-Dame pendant sept ans — écrivait : « Au jour de mon sacre je n'aurai garde d'oublier mes anciens camarades ; vous pouvez le leur dire. Mais pour vous surtout.

(29) De 1906-1918, l'école Notre-Dame fut dirigée par M. François Jamet. Il garda précieusement les méthodes, les façons désintéressées des Frères et veilla surtout à l'enseignement religieux : chaque jour le catéchisme se faisait dans les classes. Il mérite ce témoignage reconnaissant.

— Directeur, M. Théophile Gauthier : octobre 1918 à octobre 1919.
— 1919, directeur, M. Jean Bédier.

cher Frère, quel souvenir filial ! Une de mes premières bénédictions, et combien affectueuse, sera pour vous, pour l'Institut des Frères auquel je dois tant, pour notre chère école Notre-Dame. Oh ! oui, faites-la revivre en quelques pages bien senties en attendant le jour heureux où, pour les Rabats blancs, elle revivra réellement. Quel « Te Deum » ! Et quel bonheur pour moi, s'il m'était enfin accordé de l'entonner ! Il me semble que c'est tout mon cœur qui éclaterait de reconnaissance et de joie. Je nous vois, Prêtres, Frères Missionnaires en procession dans la cour, le jardinet, défilant devant nos anciens maîtres, chantant dans la pieuse chapelle ! C'est alors que je sortirais crosse, mitre, etc... après les avoir fait redorer. »

CONGRÉGATION DE JEUNES GENS

(1889-1904)

Le F. Dié qui avait vu à Saint-Pierre le magnifique épanouissement de la Congrégation de la T. S. Vierge voulut donner à son école ce rayonnement et cette couronne : « Consacrer nos enfants à Marie ; nous en emparer avec elle et les sauver par elle. Nul ne peut dire l'influence de la dévotion de la Vierge-mère sur la vie d'un jeune homme. »

En 1889 on inaugurait les premières réunions. Il y eut là un petit groupe bien fervent et tout dévoué.

Le frère Didyme y donna sa note apostolique. Un règlement fut établi et l'œuvre affiliée à la Prima primaria.

Une jeune congrégation se fonda, en classe, pour les meilleurs élèves. Chaque mercredi, dans la pieuse chapelle, ces enfants d'élite récitaient Vêpres et s'initiaient aux saintes pratiques des vrais serviteurs de Marie.

Pour les Anciens, deux réunions le mois : l'une à la chapelle où l'abbé Brétéché apporta sa parole facile ; l'abbé Brault son verbe éloquent et son cœur d'apôtre ; l'abbé Henri Guibert ses fines causeries... L'autre réunion se faisait en classe, assez souvent présidée par le Frère, qui, ensuite tendait largement sa main pour la Propagation de la foi. Tous étaient heureux de donner. Les classes aussi se montraient généreuses : les deux écoles offraient chaque année de 700 à 900 francs pour la grande œuvre.

Les réunions de la chapelle étaient si nombreuses qu'il fallait ouvrir la porte du fond : les jeunes gens refluaient jusqu'au milieu de l'allée. Et elles étaient si vibrantes que le cantique final paraissait souvent trop court : « Frère, encore un couplet. » Pendant le carême, au sermon du soir, à la paroisse, une

quarantaine se groupaient au pied de la chaire.

Mais le triomphe c'était les processions solennelles du Saint-Sacrement alors que l'Eglise était envahie par la foule, que Dufour vous entonnait un « Christum Regem » qui faisait trembler les vitraux. (Il n'avait de comparable que le « Patrem omnipotentem » du Credo). — que l'autel ruisselait de mille lumières — et que s'avancait le riche cortège des prêtres et des enfants, vêtus de superbes ornements, au son des grandes orgues et des acclamations des fidèles... C'était vraiment le Christ-Roi qui venait. Une centaine de jeunes gens étaient là pour l'escorter avec toute la tenue des grands jours. On ne pouvait les croire fils d'ouvriers. « Qu'ils sont distingués, disait une noble dame, on les croirait du meilleur monde ».

Mais quand on les avait vus communier, si pénétrés de ce saint acte, on savait où ils puisaient le charme de leur personne, l'éclat de leur regard et la grâce de leur sourire : Dieu divinise tout ce qui l'approche. La piété sert à tout dit l'Apôtre, même à embellir le plus pauvre visage, même à parer de noblesse le plus simple ouvrier.

Sous le frère Casimir-Abel un dimanche de retraite fut institué ; c'était la clôture de la retraite annuelle. La dévotion au Sacré-Cœur se développa et le 1^{er} vendredi du mois devint une grande fête.

Où le zèle passe, les vocations surgissent. Il y en eut une gerbe magnifique : sous tous les cieux les enfants de la Rosière ont porté le nom de Jésus-Christ : en Angleterre, en Espagne, en Egypte, au Congo, dans les deux Amériques, au fond de l'Océanie des cœurs s'émeuvent encore au seul nom d'école Notre-Dame !

L'un d'eux écrit : « Si je pouvais revenir un jour célébrer la Messe dans la petite chapelle où j'ai si bien prié, où a germé ma vocation de missionnaire ! Moi à l'autel, en présence de mes anciens camarades — et les Frères revenus, eux aussi, je crois que je mourrais de bonheur. »

Un autre et sous d'autres cieux ajoute : « Je l'aime, ma vieille école, pauvre mesure où tout m'est resté précieux, même mon coin (la Trappe !) derrière le tableau noir, et la chaise moisie, bancale... Mais la chapelle surtout avec ses saluts du soir. Jamais je ne revivrai cela. C'était beau. Et comme il priait bien mon cœur d'enfant !... La belle mission du Frère : c'est vous qui m'avez appris à connaître et à aimer le bon Dieu. »

Huit prêtres, dont cinq missionnaires. — Dix Frères. — Je ne parle pas des morts. Il en est pourtant qui furent de si pieux Congréganistes que je ne puis les taire : Auguste Corabœuf (frère Charles-Victor), riche nature — intelligent — enthousiaste et généreux. Avait-il rêvé longues courses, passionnantes études, examens brillants ! Et la mort était là, embusquée, qui

le frappait (18 avril 1912) dans tout l'éclat de son printemps. Plus que moi, plus que sa mère, Dieu aimait cette âme de feu. Et comme il le voulait tout à lui, la bonne souffrance est venue, longue, purifiante, sanctifiante. Comme elle fut bien accueillie, et qu'il était édifiant et uni à Dieu ! Il fit une mort de saint, et c'est tout heureux et souriant, revêtu de la soutane noire et du rabat blanc qu'il est descendu au cercueil.

Jean Bertin (frère Claver) — (Joseph, son frère, est missionnaire aux îles Salomon). Lui, avait rêvé d'être trappiste. Elève surprenant qui passait des mois entiers de classe sans manquer une seule fois à la règle du silence. D'une piété angélique : il aimait le bon Dieu comme on aime sa mère.

Il avait été un enfant admirable, il devint un jeune homme héroïque, d'une distinction qui impressionnait, un vrai lilas blanc revêtu d'un charme printanier et virginal. Son seul aspect inspirait le désir d'être pur. On sentait que tout le ciel l'attirait..

Après quelques années d'apostolat près des jeunes enfants il revint à l'infirmerie place du Croisic.

Très joyeux de mourir : « J'en saute de joie ». Il laissait après lui un tel parfum de pureté que la cellule qu'il occupait s'appelle encore : la chambre du petit saint.

Combien de jeunes gens ont trouvé là, dans les pieuses réunions de la Congrégation, ces convictions plus ancrées et cette flamme d'apostolat qui en ont fait des chrétiens d'élite, des fils très aimants et très dévoués de la Sainte Eglise (30). Beaucoup ont magnifiquement réussi et ils occupent dans la ville et la région des positions enviées. Presque tous sont demeurés de vrais catholiques dans les idées et la pratique de la vie.

Ceux qui s'éloignent de Dieu éprouvent bientôt la nostalgie de l'autel déserté. Le christianisme qui les a pénétrés enchante la vie entière, et avec une telle force que sa disparition rend tout fade. Oh ! le frais souvenir d'une jeunesse pure et baignée de foi !

Maurice est un déraciné. Il a erré de ville en ville, même de pays en pays. Le voici très loin de sa famille et de France. Sous un ciel voluptueux dont le brûlant soleil enflamme

(30) Cet officier de spahis, un grand diable dru et splendide, des membres d'acier, merveilleusement souples, une taille héroïque, voix chaude et conquérante, une large poitrine constellée de décorations, de longues mains osseuses, d'une nervosité fébrile, une barbe fournie, ardente qui dévore le visage et où étincellent des dents solides et des yeux de lion. Les randonnées dans le désert, la vie de sauvage où il a longuement respiré les passions musulmanes si véhémentes sous le soleil africain, il a tout vu, tout entendu. Mais il n'a rien perdu de la pureté de sa foi. Là-bas il s'enfermait chez les Pères Blancs pour une retraite, se levait à minuit pour prier : « Une

et irrite les pires instincts. L'isolement et l'ennui, l'ardeur du sang et les mœurs dépravées l'asservissent aux passions brutales. Mais il est triste, il souffre et la foi ne sombre pas. Jamais il ne pourra appeler, bien ce qui est moi. Sa conscience crie et il se dit : Plus tard je ferai mieux.

A Nantes, sa mère, une admirable chrétienne, prie et pleure — elle prie surtout en s'imposant des pénitences. Or la prière est toute puissante lorsque le sacrifice lui prête des ailes.

Un voyage ramène ici le pauvre égaré. Il veut revoir son école, la chapelle. Au sortir il n'y tient plus : « Je me dégoûte ! » Et il va se confesser.

Le lendemain, il accompagnait sa mère à l'Eglise Notre-Dame, s'agenouillant à la table sainte exactement à la place même où il avait fait sa première communion.

Depuis, il est resté fidèle. Un mariage chrétien l'a fixé au sol. De gracieux enfants ont, de leurs petites mains, attaché et endormi le grand oiseau voyageur. Il est heureux et dans

voix crie dans le désert ! » Le cœur est resté frais et délicat comme celui d'un enfant.

De passage à Nantes, il veut revoir l'école Notre-Dame, les classes, la chapelle, sa place « quand il y avait Congrégation ». Et ses yeux se remplissent de larmes, ces larmes d'homme, si éloquentes sur un mâle visage. Et on l'entend murmurer : « Mon école, ma pauvre vieille école ! » — Et comme conclusion : « J'ai gardé des Frères un souvenir « terriblement bon ». Si un jour j'ai des enfants je saurai à quelles mains les confier. »

l'ordre, vaillant et enraciné : « Notre force est faite de toutes vos faiblesses » a dit le poète en chantant les petits.

* * *

Ecoutez cet autre : « J'ai une femme admirable, une petite famille charmante. Moi seul fais tache. J'ai rêvé, beaucoup trop rêvé. Je me suis marié. Pour un temps cette maladie a disparu ou plutôt a pris une autre forme. Maintenant c'est comme une deuxième vie à côté de la réelle... Les difficultés des gens mariés m'éloignent de Dieu... Mes cheveux gris m'ont donné l'alerte : demain ne sera-t-il pas trop tard ? Je m'endors en prenant une résolution. Le soleil revenu, les attraits et les curiosités de la rue —

Je me vois rampant comme une bête immonde au pied de la Croix. Créé pour l'Amour, tous les amours ne peuvent m'apaiser. Je ne puis plus vivre ainsi et il faut que je retourne à mon Père. J'ai essayé pendant quelques années de me défaire de toutes ces idées. Mais l'emprise ! C'est indéracinable ! — Tant mieux.

* * *

Mais si vous leur parlez de la Congrégation vous touchez un point douloureux qui leur fera, de suite, exprimer des regrets.

En 1903 un patronage fut fondé près de l'église par un vicaire. Son but — et tous nos cœurs l'approuvaient — était surtout d'atteindre

les enfants des écoles communales. Mais bientôt on voulut encore plus les élèves de la rue Rosière. Pour cela il fallait détruire la Congrégation, les deux œuvres étant considérées comme rivales.

Aussi, pour éviter tout dissentiment, et se souvenant, que dans la paroisse, les Frères ne sont que les humbles auxiliaires du clergé — et sur la demande de M. le Curé — la Congrégation fut dissoute (31).

Ainsi finissait sans phrases, non sans déchirements et sans larmes. — (On n'arrache pas sans souffrances les enfants à des Maîtres qui les ont formés de leur travail et de leur amour — c'est contre nature), — cette œuvre qui n'avait duré que 15 ans — assez pour donner toute phalange d'apôtres, magnifique fleuron de l'école Notre-Dame.

En 1909, après le départ des Frères, les anciens élèves fondèrent « l'Amicale Notre-Dame ». Ferréol Bolo en fut l'initiateur. Aujourd'hui encore elle est bien vivante, et c'est pour répondre au désir des Congréganistes d'autrefois — qui sont comme l'ossature de l'Amicale — que j'ai essayé de retracer quelques souvenirs. S'il y a là des pages émues qui font couler de ces larmes chaudes, brûlantes, perçant le feuillet, vous vous rappelerez, mes chers Grands, que j'ai passé seize ans (1888-1904) dans cette

(31) Rappelons ses présidents : Pierre Surel, Joseph Babonneau, Félix Lambert, Maurice Robin.

Communauté Notre-Dame. Elle m'apparaît encore, à travers ma jeunesse religieuse comme parée du charme de vos frais et rians visages d'alors : on a toujours le cœur pris par ce qu'on a semé.

FRÈRE ADIBE (1819-1905)

Pendant 36 ans, il vécut loin du monde, connu de Dieu seul et de ses Anges. Pour les Frères il était le charme de la Communauté : « le saint frère de la cuisine », « le paratonnerre de la maison ».

Rien de plus précieux que la mémoire des belles âmes, et leur rencontre sur le chemin de la vie, surtout aux heures chaudes et passionnées de la jeunesse, est une grâce de Dieu sur cette terre où les rayons s'éteignent, où les fleurs se fanent, où les palmes se flétrissent, il n'y a de vraiment durable que la gloire des Saints. Mais comment peindre cet humble et silencieux frère Adibe ? Si volontairement effacé, anéanti ? Que les anges ont vu de jolies choses lorsqu'ils descendaient dans sa cuisine et qu'ils n'y entendaient que le bruit du travail et le murmure de la prière : c'était un sanctuaire habité par un saint. Les hommes n'y étaient guère admis et le bruit du monde s'éteignait au bas de l'escalier.

Humainement parlant ce n'était rien que le frère Adibe. Il appartenait tout entier à ce que

l'on a appelé « les petites destinées. » Et pourtant combien une âme de cette trempe-là dépasse et de beaucoup les mesures qui nous servent à juger même les grands hommes !

Humble et pauvre Frère, perdu dans l'immense ville, oublié dans sa Communauté. Son emploi aurait été des plus effacé si tout n'était auguste dans la vie religieuse : « Il vaut mieux, disait la grande Française, sainte Chantal, essayer les marmites dans la maison du Seigneur que d'enfiler des perles dans le palais du roi ».

Le frère Adibe naquit à Grandvilliers (Vosges), diocèse de Saint-Dié. En 1845, vigoureux jeune homme de 26 ans, il se présentait au noviciat de Paris. Il passa deux ans à Fontevault dont les Frères avaient alors la garde : L'abbaye royale, qu'avaient habitée nobles et puissantes Dames, du plus haut lignage — et dont la splendide église gardait encore la tombe des rois anglais — était devenue une prison d'hommes (600).

Le frère Adibe fut chargé du service de la conciergerie. Jamais il n'oublia les grosses clés, encore moins les visages qui entraient et sortaient. Ses yeux profonds, observateurs — il garda toujours la finesse malicieuse du regard — fixèrent là des tableaux et des têtes qui ne s'effacèrent plus... On lui avait dit que 15 abbesses de Fontevault étaient de race royale — que des reines y avaient été religieuses. Il pensait surtout à M^{me} Louise de

France qui avait grandi là. Elle devait un jour quitter les splendeurs de Versailles pour le pauvre Carmel de Saint-Denis.

Dans la promenade du jeudi il admira les environs si beaux, Candes surtout avec cette vue superbe, presque incomparable sur les vallées de la Loire et de la Vienne... Il pria dans cette vieille basilique, merveilleuse comme lignes, élévation, sculptures, à cette place, — une des plus vénérables de France, — où est mort saint Martin, les yeux tournés vers le ciel et redisant à ses moines : Je ne refuse pas le travail... Le frère Adibe non plus ne refusa jamais le travail : il fut un laborieux pour le paradis. On sentait déjà ce jeune religieux sous l’empreinte de l’Idée qui dépasse une vie : Dieu ; son salut éternel !

Saint J.-B. de la Salle avait accepté la garde des prisonniers enfermés dans la maison de force de Saint-Yon (Rouen). — C’est dans cet esprit que le Très Honoré frère Philippe, supérieur (1838-1874) avait consenti, sous la pression du gouvernement de Louis-Philippe, à employer les Frères près des détenus (Nîmes, Fontevault, Melun, Amiens). Par l’exemple de leur vie dévouée, par leurs pieuses exhortations, les Frères avaient obtenu des résultats très beaux. Ils en furent loués hautement par le Ministre de l’Intérieur. A Nîmes, le frère Facile — qui ne l’était guère — avait un tel ascendant qu’il avait pu promener ses prisonniers dans la campagne sans en perdre un seul.

Mais le contre-coup de la révolution de 48 se fit sentir violemment dans les prisons : Le frère Philippe se vit forcé de retirer ses religieux pour les employer exclusivement dans les écoles.

En 1861, le frère Adibe arriva à Notre-Dame. — puis comme linge quelques semaines à Bel-Air pour revenir rue Rosière. Il n’en sortit qu’en 1897.

Pendant plus de 36 ans il se sanctifia dans son humble emploi. Règle vivante, « le saint frère de la cuisine ».

Son amour de la pauvreté : le soin de tout ce qui lui était confié ; les ustensiles traités comme des vases sacrés ; les légumes épluchés avec des attentions d’avare ; les denrées qu’il surveillait d’un œil jaloux... Quelqu’un disait : « il les regarde comme un évêque regarde sa liturgie ». Il portait des habits très propres, mais tout ce qu’il y a de moindre disant au frère linge : « Donnez, donnez : c’est toujours bon pour un pauvre bonhomme comme moi. Je ne sors pas. » Sa cellule n’avait que les murs blanchis à la chaux. Il ne s’attachait à rien, pas même à la plus petite image. Quelqu’un ayant placé dans sa chambre une belle gravure du Christ consolateur, il s’en montra très touché et fort reconnaissant, mais au bout de quelques jours il la mettait sur le bureau du frère Directeur :

« C’est bien trop beau pour moi ». Il ne prêtait et ne donnait rien sans autorisation, un brin de fil, un clou, un marteau : « Avez-vous la permis-

sion ? » Pas d'oreiller dans son lit : « Jésus n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête ! »

Son éloignement du monde. — Dès qu'il fallait traverser la rue, c'était une vraie souffrance pour lui. Il avouait son impuissance à se diriger dans un quartier qu'il habitait depuis 40 ans bientôt. Il ne connaissait que le chemin de l'église et ne pouvait se rendre seul au Noviciat. Il marchait les yeux baissés, priant — et tout surpris que l'on pût connaître le nom des rues par lesquelles on passait. Nul ne voyait la couleur de ses yeux : le regard était en dedans.

Un soir, en récréation, les Frères parlant de la tenue des élèves au sortir des classes, nommaient les rues voisines : Dobrée, Gigant, Bonne-Louise, Beaumanoir. Le frère Adibe, ouvrant de grands yeux étonnés et comme revenant d'un autre monde : Les rues ont donc des noms ?

— Il le faut bien pour s'y reconnaître.

— Ah ! mais comment faites-vous pour vous rappeler tout ça ?

— Au commencement de chaque rue, sur la première maison, il y a une petite plaque bleue et le nom est en blanc.

— Ah ! voyez donc ! Je n'ai jamais regardé ça. »

Je suis bien certain qu'il est parti dans l'autre monde sans avoir vu ça. Que lui importait ? Mais assurément il ne s'est point égaré sur la

route du paradis et sans regarder les petites plaques bleues et blanches, il est arrivé tout droit chez Saint Pierre.

* * *

Il y avait 27 ans que le frère Adibe n'était retourné dans son pays natal où il avait encore sa vieille sœur Catherine, une brave et sainte fille. Le frère Osée décréta un jour que celui qui ne demandait jamais rien ferait un voyage au pays bleu. Voilà mon saint homme tout surpris, ennuyé, effondré. Mais l'obéissance avait décidé, il n'y avait qu'à partir. Deux ou trois jours après frère Adibe va trouver le frère Osée : « Voici ce que c'est cher frère Assistant, j'ai bien réfléchi ; je suis vieux et gauche. Je ne sais point voyager, point me présenter. A Grandvilliers, M. le Curé — et tout le monde — a une grande opinion des Frères. Qu'est-ce qu'on va penser d'un sot bonhomme qui ne sait point causer... Alors si vous permettez, je vous demanderai quelque chose. »

— Demandez, mon bon frère Adibe.

— Si je vais voir ma sœur Catherine, cela durera deux ou trois jours et puis il faudra partir et elle aura de la peine... Voici ce que c'est « si on tirait mon portrait », je le lui enverrais et elle m'aurait toujours ; cela arrangerait bien les choses. » Il était si peiné, se faisait si suppliant que le frère Osée cassa son décret et frère Adibe rentra tout heureux dans

sa solitude. Il n'eût que l'ennui, bien gros pour lui, de poser devant l'objectif. Mais il l'avait échappé belle !

Sa charité et sa pénitence. — Jamais le moindre mot, le moindre geste pouvant blesser quelqu'un : « Ce cher prochain je le veux tant aimer ! Mon cœur est ainsi fait », aurait-il pu redire avec Saint-François de Sales. Sa cuisine soignée et d'une extrême propreté. Il disait souvent : « Les Frères fatiguent beaucoup, ils ont besoin d'une bonne nourriture et bien préparée. » — Les repas servis avec ce goût qu'y met un cœur maternel.

Lui, il était au bout de la table, ne perdant pas un mot des pieuses lectures et comme perdu en Dieu. Il se contentait des restes, se servant toujours le dernier, et le plus souvent, de ce qui demeurait des repas précédents. Les vieux morceaux de pain, jetés par les enfants, et ramassés ici et là faisaient la base de son alimentation.

Il fallait toute la vigilance du frère Directeur pour lui faire prendre le plat du jour. Il regardait ses Frères comme beaucoup au-dessus de lui : on eût dit un pauvre mendiant que la Communauté avait la charité d'admettre à sa table...

* *

Une année, vers la fin du Carême, le frère Adibe était exténué. Il dépérissait et n'en pouvait plus. Le médecin fut appelé. A peine entré et se retournant vers le frère Directeur : « Votre

homme n'a aucune maladie : il tombe d'inanition. Donnez-lui à manger : bonne viande et bon vin. C'est le seul remède, mais il est temps. » — Et l'on vit le frère Adibe, bien confus et bien humilié, manger de la viande, même pendant la semaine sainte. Et comme le frère Directeur lui disait, grognon :

Mais pourquoi avoir jeûné ainsi ? Le bon Dieu ne demande pas cela. Vous avez manqué de sagesse.

— Ah ! voici ce que c'est : J'ai lu « dans un livre » qu'il fallait abattre le vieil homme et jeûner jusqu'aux os.

— Allez me chercher ce livre.

C'était vrai : un volume de doctrine sévère et janséniste que l'on jeta au feu. Et le frère Directeur (frère Cassien) sur un ton bourru : « Mon bon frère Adibe, oui, faites pénitence, mais ne tuez pas le vieil homme ; c'est que j'en ai besoin, moi, et beaucoup d'autres, de ce vieil homme ! »

Sa piété. — Il adorait le bon Dieu dans ses supérieurs. Il ne les abordait que découvert en leur donnant toutes les marques de respect prescrites par la Règle. S'adressant à eux avec la confiance et la simplicité d'un petit enfant. Pour lui, le frère Directeur était comme une Eucharistie vivante sous l'espèce de la parole et l'apparence d'un homme.

Avec quel respect il écoutait tout ce qui lui parlait de Dieu : sermons, conférences, catéchismes : tout cela entraînait, et sa tête travaillait,

interrogeait, creusait. Il questionnait ensuite : Vous qui savez toutes choses ! Que veut dire ceci ? Je n'ai pas bien saisi. Expliquez-moi cela.

Entré tard dans l'Institut et avec cette volonté de rester au dernier rang, noyé dans la vie commune, appliqué constamment aux emplois manuels, il avait peu étudié. Et pourtant c'était un fervent de la pensée : les plus hautes questions de philosophie, de théologie tourmentaient son esprit qui travaillait, scrutait, retournait le problème religieux, et il interrogeait autour de lui : « Vous qui savez tout ! »

Grand vieillard osseux, bien charpenté mais où le charnel était réduit au strict nécessaire : long visage émacié, blanc, presque diaphane où la fatigue mettait, vers le soir, un peu de sang aux pommettes ; large front que couronnait une chevelure floconneuse ; orbites profondes, où sous des paupières à demi-fermées, brillaient des yeux de contemplatif, avec ce charme étrange que la vertu de pureté confère à un homme lorsqu'elle éternise au fond de son être le regard étonné de l'enfant. La longue compression de sa sensibilité, l'austère tension de l'esprit et de la volonté avaient sauvé ce cœur du gaspillage vulgaire. Il était resté tout jeune par l'âme : vieillard et encore petit enfant. Certes il n'était pas banal et sa piété lui avait donné une distinction simple, religieuse, mais une vraie distinction.

Souvent, au moment du catéchisme, il allait

prier à la chapelle, demandant au bon Dieu, que les Frères puissent toucher le cœur de leurs élèves.

En été quelquefois, à cette même heure, il venait s'asseoir sur un banc dans le jardin, sous la fenêtre des classes, écoutant le catéchisme lui aussi, tout en priant.

Son goût du recueillement et la fatigue, que vers la fin, lui causaient la marche, avaient autorisé le frère Adibe à rester dans la maison le jeudi après-midi. Le bon moment pour lui ! Il avançait son « ouvrache » — selon l'accent des Vosges — et alors entre les deux battants ouverts de la grande et profonde armoire de sa cuisine, il se faisait là comme une solitude, priant, lisant ; puis il descendait à la chapelle, seul, prosterné au pied de l'autel, il « s'en payait » jusqu'au retour des Frères. Il était beau à peindre à ce moment-là ! plus encore quand il venait de communier.

Un hiver il dut, pendant quelques semaines, garder la chambre. Chaque matin, après la messe, le prêtre lui apportait le bon Dieu. Le malade se soulevait comme dans un élan d'amour, les mains jointes dans ce geste de fervent qui lui était familier, un regard profond tout brillant de foi, où passaient des sentiments d'humilité, de confusion, de tendresse surtout. C'était divin. Oh ! qu'il était près du ciel. Le Dominiquin et Rubens, pour peindre la dernière communion de saint Jérôme et de saint François avaient dû voir quelque chose comme

cela. Il n'y avait plus rien de la terre dans ce visage transfiguré.

Un soir de jeudi saint le frère Adibe était de garde à la chapelle, devant le reposoir — ce reposoir si visité ; tout le quartier en était fier : Les voisins offraient tapis, fleurs, candélabres.

Un ouvrier — aux muscles vigoureux qui saillaient sous d'épais vêtements de gros velours, aux yeux durs et mauvais sous des sourcils broussailleux, un visage d'excommunié que coupait une forte et rude moustache noire — suivit la foule et entra, un peu étranger et gêné, dans ce milieu qu'il ne fréquentait plus. Il s'agenouilla gauchement, sa haute taille un peu ramassée. Bientôt ses yeux s'arrêtèrent sur ce vieux Frère qui prie là, anéanti, perdu en Dieu, et si distant de la petite terre. Il le regarde longtemps et finit par chercher au fond de sa mémoire, bien loin, bien loin, ses prières d'enfant... Et voici le souvenir de sa maman, de sa première communion. Il quitte la chapelle comme à regret, bouleversé.

De retour chez lui, cet ouvrier rude et dur comme le fer qu'il travaillait, ne peut s'empêcher de dire à sa femme : « J'ai vu ce soir prier un saint. Ces hommes-là valent mieux que nous. » — Que s'en suivit-il ? Dieu le sait. Mais l'ange du repentir et de la réconciliation n'était pas loin.

Son amour du silence. — Le frère Adibe ne sortait jamais en ville. Les fournisseurs lui apportaient ce dont il avait besoin, ce qu'avait commandé le frère Directeur. Il les recevait très poliment, avec réserve, en peu de mots, et il rentrait heureux dans sa solitude.

Sa conversation était vraiment dans le ciel avec les Anges de Dieu. Ce fut un grand silencieux.

Dès qu'un entretien cessait d'être religieux il lui devenait un ennui et une fatigue. On le voyait bientôt, comme perdu dans un rêve : il ne nous suivait plus. Il ne regardait jamais un journal et ne savait assurément pas qui gouvernait le Pays. Que lui importaient nos grands hommes et leurs petites passions ?

— « Dieu et mon emploi. »

Tout le reste n'était rien pour lui.

Les jours de fête, « quand il y a une image au Missel », il y a aussi fête à la table du père de famille : le frère Directeur faisait ajouter un plat.

La veille, le frère Adibe venait prendre les ordres et il ne pouvait s'empêcher de dire en souriant : « Voici ce que c'est : Les jours où les Frères travaillent le moins, ils mangent le plus. » Lui, le saint homme, n'aurait voulu d'autre fête que la prière, les beaux offices de l'Eglise et les pieux élans vers le paradis. Et le Frère Didyme lui répondait : « Mais, mon cher frère Adibe, demain les Frères ont besoin

de beaucoup de forces pour prier et chanter le bon Dieu. »

— Ah ! je n'avais pas pensé à cela.

— Et on ajoutait : « Notre Seigneur s'est bien assis à la table de Marthe — et elle s'y entendait à dresser un menu, du moins à composer le bon plat de famille « l'unique nécessaire » du jour. Jésus, mais il était du festin des noces à Cana : il y a même offert du vin et du bon ! — Il a mangé de la cuisine des anges après le jeûne du désert. — Il s'est fait cordon bleu pour ses apôtres sur le bord du lac. »

— « Ah ! mais c'est vrai tout ça » répondait le saint Frère et il retournait à sa cuisine souriant et priant. Je ne sais si les anges venaient lui aider, mais le jour de la fête il vous présentait une table arrangée avec goût et des plats soignés.

Cette sainteté si cachée n'échappait pourtant pas aux enfants. Frère Adibe n'avait avec eux aucun rapport, mais ils le voyaient monter et descendre l'escalier ; — ils apercevaient son long visage recueilli, son sourire surveillé, ses grandes mains osseuses ; ils le regardaient prier à la chapelle. Une impression indéfinissable de vie surnaturelle s'échappait de lui et impressionnait saintement les âmes.

Un jour, un fort garçon de 13 ans, décidé et bien équilibré, vint trouver son professeur.

Frère, je veux aller au noviciat.

— Vous au noviciat ! Et qui a pu vous donner cette idée ?

— Personne, moi tout seul.

— Pourquoi voulez-vous vous « faire Frère ? »

— Pour ressembler au frère de la cuisine.

— Et pourquoi voulez-vous lui ressembler ; vous ne le connaissez pas.

— Oh ! si je le connais et je veux lui ressembler parce que c'est un saint.

En 1897, le bon et vénéré frère Adibe quittait cette maison Notre-Dame où il vivait depuis 36 ans. Personne ne s'aperçut de sa peine tant chez lui la nature était domptée. Il ne voyait que Dieu et sa volonté.

Il prit place à l'infirmerie de Nantes. Il y vécut encore 8 ans les yeux tournés vers le ciel qui allait s'ouvrir et dont il semblait déjà entendre les divines harmonies. La vieillesse si triste dans le monde était comme supprimée chez lui et remplacée par cette jeunesse du cœur, prélude de l'éternelle jeunesse du ciel. La sainte Messe, le chemin de la Croix, le Rosaire, les visites au Saint Sacrement, la prière, la prière ! c'était toute sa vie. Il était dans une paix divine, sans aucune crainte de la fin : « Oh ! quand le bon Dieu voudra : J'ai bien l'âge de faire un mort. »

Et les anges qui, dans sa vie héroïque, avaient recueilli tant de mérites et composé une si belle couronne, ajoutèrent un soir : « Oui, l'âge de faire un mort et surtout de faire un Saint. » C'était le 27 septembre 1905.



